

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 83

GILLES DE RAIZ

DEVANT LES MÉDECINS

(ESSAI MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE)

« S'il est efficace le pouvoir que lui ont
accordé les esprits infernaux, ou plutôt qu'il
tire de lui-même, cet enfant, avant que la nuit
s'écoule, ne devait plus être. »

LAUTREAMONT, *Les chants de Maldoror.*

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 23 Décembre 1931

PAR

Robert SOUEIX

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à ATHIS-MONS (Seine-et-Oise), le 3 novembre 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		MURATET, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 83

GILLES DE RAIZ

DEVANT LES MÉDECINS

(ESSAI MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE)

« S'il est efficace le pouvoir que lui ont accordé les esprits infernaux, ou plutôt qu'il tire de lui-même, cet enfant, avant que la nuit s'écoule, ne devait plus être. »

LAUTREAMONT, *Les chants de Maldoror*.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 23 Décembre 1931

PAR

Robert SOUEIX

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à ATHIS-MONS (Seine-et-Oise), le 3 novembre 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		MURATET, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS, AUCHÉ.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurq. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'o-o-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	GREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	GAGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....	CABANNES.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MA MERE

Laisse-moi t'exprimer ici, ma mère
aimée, ma tendresse et ma gratitude
infinie.

A MA FIANCEE

A MA SŒUR

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CH. PERRENS

*Médecin-chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL CHARPENTIER

*Médecin de la Marine,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Médaille militaire,
Croix de guerre.*

Qu'il nous soit permis de rendre hommage à sa grande bonté, à sa perpétuelle bienveillance. Qu'il trouve ici le meilleur de notre reconnaissance et de notre fidélité.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour le grand honneur qu'il a bien voulu nous faire en acceptant la présidence de cette thèse, pour l'inlassable affabilité avec laquelle il nous a accueilli, pour l'admiration qu'il a su nous imposer par son immense érudition, qu'il trouve ici, avec notre respect le plus profond, l'hommage de toute notre gratitude.

GILLES DE RAIZ

DEVANT LES MÉDECINS

(ESSAI MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE)

PREFACE

L'aventure du baron de Raiz nous apparaît bien comme un fait divers singulier dans les annales du xv^e siècle.

On peut se demander si cette histoire vraie, avec son pittoresque cortège de sanguinolentes « dyableries », défraya en son temps les chroniques comme elle le fait aujourd'hui.

Or, voici que cinq cents ans après le trépas édifiant de ce vampire aristocratique, son visage surgit à nouveau, son aventure émerge de ce passé, rebondit, déchaîne l'érudition des uns, la verve des autres, suscitant par surcroît des querelles passablement exaspérantes, des chamailleries sans aménité, au milieu desquelles un membre de l'Institut, un docteur et un prêtre — pour ne citer que les moins négligeables — se débattent et se battent à coups d'arguments, tous péremptoires.

Bien entendu, nous n'avons pas ici à prendre parti ou à prouver quoi que ce soit, qui ne soit point d'ordre scientifique et médical.

Disons simplement que, si nous n'étions convaincus que feu le baron de Raiz n'ait dûment perpétré l'assassinat sadique de deux cents et quelques enfants, cette thèse, n'ayant plus de raison d'être, n'eût jamais été écrite.

Seulement, n'en déplaise à M. Reinach et à M. Hernandez, nous pensons qu'il est sage de croire les historiens et qu'en somme, jusqu'à preuve du contraire, en histoire comme dans beaucoup de domaines, l'unanimité a souvent raison.

Or, l'unanimité compétente désigne Gilles de Raiz comme le plus grand criminel de l'histoire.

D'ailleurs, même s'il nous fallait admettre que nous sommes dans l'erreur la plus profonde, même si Gilles, ainsi que le pensent ses défenseurs et ceux qui travaillent à sa réhabilitation, est la blanche victime d'une épouvantable machination, tout bien jugé, cela n'aurait pas une bien grosse importance.

Et bien plus, n'eût-il jamais existé, le mal n'en serait guère plus grand.

Qui s'opposerait à ce que des êtres fictifs, Hamlet ou Julien Sorel, ne soient soumis au jugement des psychiatres puisque cent Hamlet ou cent Julien Sorel courent le monde? Qu'importe, en vérité, leur existence objective puisqu'il suffirait de changer leurs noms !

Que ceux qui croient à la non-existence ou à la non-culpabilité de Gilles fassent abstraction de son nom, dès lors le voici acquérant un substratum d'existence effective. Qu'ils mettent en lieu et place de Gilles : Peter Kuerten, Matuchka, ou tout autre criminel sadique.

Mais Gilles de Raiz n'est pas un Hamlet hypothétique. La date de sa naissance et celle de sa mort duement inscrites en de poussiéreuses paperasseries nous permettent de le faire survivre par delà les braises de son bûcher,

Par conséquent, il faut admettre, du moins provisoirement, que Gilles de Raiz entre l'an 1404 et l'an 1440 du siècle de la croix se rendit coupable de forfaits hors de toute mesure.

Il est mort auréolé de grâce.

Après un demi-millénaire, nous allons donc tenter une centième fois l'expertise de ce spécimen presque unique de tétatologie mentale.

CHAPITRE PREMIER

CE QUE FUT GILLES DE RAIZ

Dans un passage de son étude sur l'Adonis de Jean de La Fontaine, Paul Valéry nous fait mesurer l'abîme considérable qui peut exister entre un lecteur de 1660 et un lecteur actuel : « Il a d'autres souvenirs et une tout autre sensibilité, il n'a pas la même culture..., il a perdu et il gagné; il n'est presque plus de la même espèce. »

Changeons les mots. Plaçons dans le domaine de l'histoire ce que l'illustre auteur de la *Jeune Parque* place dans le domaine littéraire, et le texte de Paul Valéry garde pour nous sa singulière acuité, sa profonde signification.

C'est pourquoi, s'il est un écueil dont on ne saurait trop se méfier, c'est bien celui de vouloir aborder un personnage tel que le Maréchal avec nos yeux modernes. Comment pourrions-nous le juger si nous lui prêtons nos mœurs, nos lois, notre sensibilité, ou si, inversement, nous n'adoptons pas les siennes?

Ainsi, très souvent, nos jugements se trouvent faussés ou tout au moins gênés en leurs conclusions du fait de leur recul dans le temps. Et c'est peut-être cet égarement à travers le temps et à travers les mœurs oubliées qui nous explique cette sorte de malaise bizarre qui nous pénètre quand nous pensons que Villon, poète délicieux, est le pillard du collège de Navarre et l'assassin de Philippe Chermois.

Que nos mœurs se soient adoucies, le fait n'est pas douteux, et cependant ne nous abusons pas; si la férocité instinc-

tive de l'homme fut monnaie courante durant l'ère médiévale, la vie humaine devait bien avoir son prix, puisque le crime de mort était généralement puni du châtimént de mort.

D'ailleurs, de multiples variations sont permises à ce sujet. Certains auteurs ne gardent du moyen âge féodal que le souvenir éblouissant d'une civilisation artistique, religieuse et sociale; d'autres, au contraire, l'ont dépeint comme une époque rétrograde où les passions les plus violentes comme les plus mystiques se déchainèrent, entraînant l'historien dans un inextricable labyrinthe.

Ne nous laissons pas trop fâcheusement influencer par les exemples d'ailleurs spéciaux que Bernelle nous donne dans sa thèse lorsqu'à tout prix il veut nous dépeindre la cruauté habituelle des seigneurs du xv^e siècle. Ce sire de Giac, qui, autant qu'il m'en souvienné, traîne sa femme à la remorque de son cheval au galop jusqu'à ce que mort s'ensuive, ne se signale pas tellement à notre attention ni à notre curiosité. C'est en somme un crime extrêmement banal, qui ne se trouverait nullement déplacé dans les colonnes d'un quotidien moderne, accoutumé d'accueillir les récits de femmes coupées en morceaux.

Gilles de Raiz a vraiment une autre envergure.

Sa vie, il faut donc la relater.

1404-1440. Trente-six ans. Une courte vie. Gilles, individu actif, va savoir la peupler des pires extravagances, des plus coupables débordements.

Sa généalogie est assez compliquée. Quatre feuilles illustres : la maison de Laval, la maison de Craon, la maison de Raiz, la maison de Machecoul, vont contribuer à l'élaboration de cet intempestif rejeton.

Nous nous garderons bien de nous égarer dans ces arborisations compliquées dans lesquelles nous ne ferions que perdre le lecteur sans pour cela amener sur notre personnage la moindre lueur susceptible d'éclairer tant soit peu cette physionomie singulière.

Bornons-nous donc à reproduire purement et simplement les quatre tableaux généalogiques des quatre familles généra-

trices respectives, tableaux que nous empruntons à l'ouvrage de Ludovico Hernandez.

I. — Maison de Laval.

GUY DE MONTMORENCY.

Sixième du nom ; surnommé de Laval. Le plus jeune fils de Mathieu II, seigneur de Montmorency et connétable de France.

GUY DE LAVAL VII.

GUY DE LAVAL VIII.

GUY DE LAVAL IX.

Père de Foulques de Laval, qui épousa Jeanne de Rais, dite Jeanne la Folle ; mort en 1388 et eut pour descendants :

(Branche cadette).

GUY DE LAVAL I, surnommé CADET.

Épousa : 1^o Jeanne de Montmorency ; 2^o Tiphaine, fille du chevalier de Husson et de Clémence, sœur de Clément.

DU GUESCLIN, connétable de France.

GUY DE LAVAL II DE RAIS

(Mort en 1415).

Adopté par Jeanne de Rais, dite Jeanne la Sage, dont il prit le nom.
Marié en 1404 à Marie de Craon.

GILLES DE RAIS

(1404-1440).

Épousa Catherine de Thouars
dont il eut :

MARIE DE RAIS.

Qui épousa :

1^o Pregent de Coëtivy, amiral de France,
devenu baron de Rais.

2^o André de Laval, seigneur de Lohéac,
amiral et maréchal de France ;
sans descendants.

RENÉ DE LA SUZE

(Mort en 1474).

Épousa Anne de Champagne
dont il eut :

JEANNE DE LAVAL.

Mariée à François de Chauvigny,
prince de Deds.

ANDRÉ DE CHAUVIGNY,

Prince de Deds.

Mort en 1520 sans descendants.

II. — Maison de Rais.

(Ancienne branche).

GARSIRE, vivait en 1161.

|

HARCOUET OU ARCOIT, mort en 1190.

|

GARSIRE OU GARSILE (1220-1225).

|

RAOUL (1237-1248).

Épousa Françoise Salvachie de la Motte Achard dont il eut une fille Eustachie, mariée en 1254 à

GIRARD CHABOT,

le plus jeune frère de Thibaud Chabot, seigneur d'Aulne et Rocheservieil.

|

(Nouvelle branche).

CHABOT I (1254-1264).

|

GODEFROY.

Seigneur de la Maurière.

GIRARD CHABOT II

(1265-1293).

Qui épousa :

1^o Emma de Château Ponthieu ;

2^o Jeanne de Craon (morte en 1264) ;

3^o Marguerite de Barres (morte en 1289).

Il eut de la seconde :

EUSTACHIE.

Mariée à Gérard
de Machecoul
(V. Tableau III).

|

RAOUL.

Sans descendants.

GÉRARD CHABOT III

(1298-1336)

Épousa Jeanne de Parthenay.

GUILLAUME.

Sans descendants.

|

GÉRARD CHABOT, fils aîné.

Mort avant son père, marié à Katherine de Laval, dont il eut :

|

JEANNE LA FOLLE.

Mariée à Foulques de Laval
(V. Tableau I).

GÉRARD CHABOT IV

(1337-1344).

Épousa Philippe Bertrande
de Rouxeville.

|

JEANNE LA SAGE

(1371-1406),

dont le mariage fut annulé.

Adopta Guy de Laval II,
père de Gilles de Rais.

GÉRARD CHABOT V,
dit « le Posthume ».

Mort en 1351.

Marié à Marguerite
de Sancerre.
Sans descendants.

III. — **Maison de Machecoul.**

RAOUL DE MACHECOUL.

Mort en 1160.

|

BERNARD.

|

AIMERY.

|

OLIVIER I.

|

OLIVIER II.

Mort en 1264.

|

OLIVIER III.

|

GÉRARD.

Marié à Eustachie, fille de Chabot I de Rais (V. Tableau II),
de qui il eut trois enfants.

|

GÉRARD.

Marié à Aliette de Thouars.

|

LOUIS.

Seigneur de la Benastre et le Coustumier.

Marié à Jeanne de Beaucay.

|

CATHERINE DE MACHECOUL.

Mariée à Pierre de Craon (V. Tableau IV) ; eut trois enfants dont Jean,
père de Marie de Craon, la mère de

GILLES DE RAIS.

IV. — **Maison de Craon.**

RENAUD I, COMTE DE NEVERS.
Marié à Adèle de France.

|

ROBERT DE NEVERS.
Appelé seigneur de Craon, marié à Avoise de Sablé.

|

RENAUD I.
Appelé le Bourguignon, seigneur de Craon.

|

AMAURY OU MAURICE I DE CRAON.
Marié à Tiphaine de Chamtoré et d'Ingrande.

|

HUGUES.

|

MAURICE I.

|

AMAURY II.

|

MAURICE IV.

|

MAURICE V.

|

MAURICE VI.

|

AMAURY VII.
Marié à Beatrice de Roucy, demoiselle de la Suze.

|

PIERRE DE CHAON.
Seigneur de la Suze, Ingrande et Champtoré.
Marié à Catherine de Machecoul (V. Tableau III).

|

PIERRE.
Mort en 1415 sans descendance.

|

JEANNE.

Qui épousa :

1^o Ingerer d'Amboise II ;

2^o Pierre de Beauvau.

|

JEAN DE CRAON.

Seigneur de la Suze, etc. Marié à Beatrice de Rochefort, de qui il eut une fille,
Marie de Craon, femme de Guy de Laval de Rais et mère de

GILLES DE RAIS.

Donc, Gilles, né de Guy de Laval II de Raiz et de Marie de Craon, apparaît en 1404. Où naît-il ? Les auteurs ne sont guère d'accord, et ceci d'ailleurs est sans grand intérêt. Les uns placent en Bretagne, les autres en Poitou, d'autres encore en Anjou, le lieu de sa naissance.

Sa petite enfance est mal connue, embrumée, oubliée. Nous ne l'approcherons guère avant 1413 ou 1414. Quoi qu'il en soit, nous qui voudrions presque, *a priori*, trouver dans ce passé, dans cette généalogie une trace, un symptôme qui nous aiguillerait vers l'idée d'une tare héréditaire, nous ne trouvons rien ou bien peu de chose. Son aïeule, Jeanné la Folle? Oui, et c'est tout. Faut-il s'arrêter sérieusement à cette démence, d'ailleurs à peu près inconnue, de l'aïeule?

Notons-la à tout hasard.

De la même façon, les quelques traces de consanguinité que nous décelons dans son ascendance ne paraissent guère significatives.

D'autre part, nous sommes bien obligé d'admettre l'incontestable vitalité de ces quatre familles robustes dont la fécondité ne présente rien de suspect. Il faut en prendre son parti, Gilles sera le premier monstre de sa famille.

Il serait maladroît, sinon oïseux, de reprendre date par date, jour par jour, la vie du Maréchal, d'en décrire les péripéties minimales qui purent l'illustrer, bref, d'en faire une véritable biographie.

Il nous suffira de marquer les grandes tendances de ce caractère essentiellement disparate, de signaler de façon chronologique les dates capitales dans l'évolution de sa conscience, les faits généraux.

En quelques mots, dès son enfance, la vie de Gilles va s'écouler précipitée, véhémence. Tout va s'y mêler : la mystique et la guerre, l'alchimie, les fastes esthétiques et les fêtes sexuelles.

De son enfance, nous ne savons que peu de chose. Toutefois, dès 1414, voici cet enfant de 10 ans qui, peu à peu, prend conscience de la formidable fortune qui, à son intention, s'accumule dans les coffres familiaux; de l'immense étendue du domaine qui un jour va lui échoir : la baronnie de Raiz. Trois provinces : en Anjou, Chemillé, La Fontaine-Milon; dans le Maine, Saint-Aubin, Fosse, Louvain et Ambrières; en Poitou, la Motte-Achard.

Après son mariage, il héritera de Loroux-Bottereau; de La Benatte au Comté Nantais; de Chamtocé et d'Ingrandes en Anjou.

Indiquons rapidement les grandes étapes de sa vie familiale.

En 1414, la famille de Gilles s'enrichit d'un nouvel enfant : René de la Suze.

En 1415, Marie de Craon, sa mère, meurt.

En septembre de la même année, Guy de Laval de Raiz, père de Gilles, meurt quelques mois après son épouse.

Après maintes péripéties, les deux enfants sont confiés à la tutelle de leur aïeul, Jean de Craon, homme de 60 ans, qui, loin de faire peser sur ses pupilles dont il a revendiqué la tutelle une juste et ferme autorité, va lâcher la bride et se désintéresser de sa mission.

En 1417, fiançailles manquées de Gilles avec Jeanne Peynel.

En 1418, nouvelles fiançailles, qui, de même, vont échouer avec Béatrix de Rohan. Jean de Craon, vieillard astucieux et cupide, découvre une héritière de plus imposante richesse : Catherine de Thouars, à qui un jour doivent échoir les baronnies de Tiffauge, en Poitou; Pouzauges, en Bas-Poitou; Confolens et autres lieux. Catherine de Thouars, parente au quatrième degré avec Gilles, fait sans doute quelques réserves, car, en novembre 1420, Gilles de Raiz et Jean de Craon, estoc au point, enlèvent la cousine sans autre forme de procès.

Le 30 novembre, un moine les bénit secrètement. Scandale; l'évêché tonne contre le mariage considéré comme incestueux. Bref, après absolution par le pape Martin V, sollicité en cette occasion, le mariage solennel et public est célébré en l'église de Saint-Maurille-de-Chalonnnes.

Singulières fiançailles!

Puis se placent ici quelques aventures tragi-comiques, au cours desquelles Gilles, toujours d'accord avec le vieux de Craon, enlève, puis séquestre sa belle-mère en personne, prenant soin, bien entendu, de la dévaliser.

Les plaintes s'élèvent; Charles VII, secouant son incurable nonchalance, fait enquêter pour avoir la paix. Le grand-père et le petit-fils se postent sur la route, attaquent incontinent les indiscrets ambassadeurs, dont un président au Parlement.

Ceci se passe en 1422 : Gillès a 18 ans. Curieuse jeunesse, dont le dynamisme naturel ne sait se manifester que par des raptés récidivants et des agressions sur les grandes routes !

Si nous avons cité ces aventures empruntées à l'ouvrage d'Emile Gabory, c'est que, véritablement, elles caractérisent heureusement le personnage qu'est en train de devenir Gilles. Cet esprit combattif, ce goût du risque et de l'aventure, il le porte en lui depuis toujours. Notons que, dès avant son mariage, c'est-à-dire alors qu'il n'était âgé que de 16 ou 17 ans, Gilles combattait déjà aux côtés de son aïeul pour les Montfort contre les Penthievre. Peut-être pourrions-nous, par la suite, tirer quelques conclusions de cette précoce éducation guerrière.

En 1423, arrivée à la cour. A partir de cette date, Gilles va se couvrir de gloire militaire. Soldat valeureux, il combattra aux côtés de Jeanne d'Arc. Nous le trouverons avec les Lahire, les Xaintrailles, les Talbot, aux combats de Jargeau, Beaugency, Meung, Patay. C'est lui qui va soutenir Jeanne quand une flèche anglaise l'atteindra à la bataille des Tournelles.

Le 21 juin 1429, après le sacre, le roi lymphatique, après l'avoir comblé d'honneurs, le fait maréchal de France.

En 1432, Gilles rentre dans ses terres. Sur ces entrefaites, Jean de Craon meurt; nous sommes le 15 novembre 1432. Gilles exulte, le Pactole est à lui. Alors vont commencer les excentricités les plus frénétiques et probablement les crimes.

En 1433, se place le fameux voyage à Orléans et la représentation des Mystères où stupidement les millions vont s'engloutir. Nous aurons à y revenir.

Gilles, saisi subitement d'une furie de prodigalité inouïe, puise à pleines mains dans les coffres gorgés d'or, éblouissant tous ceux qui l'approchent d'un faste sans pareil. Les années passent, le luxe qui l'entoure lui coûte cher, bientôt l'alchimie et la magie lui coûteront cher.

Peu à peu, la fortune colossale s'ébrèche, les coffres se vident de leurs tonnes d'or, de leurs bijoux les plus rares. Restent les domaines. Il faut de l'or à tout prix. Gilles les vendra, accumulant les marchés de dupes, les transactions ruineuses, les emprunts, les hypothèques, qui, bientôt, ne vont plus lui suffire. La ruine s'approche à grands pas, menace inévitable. Les créanciers se lassent. Le 22 mars 1435, il vend une rente de 200 livres sur la chatellenie de Bourgneuf. Le 3 juillet, une de 300 livres sur la même chatellenie pour 6.000 écus. Puis une autre rente de 7.000 livres sur le même domaine.

La famille s'affole devant cette foudroyante dilapidation, presse le roi d'intervenir. Et Charles VII intervient. Interdiction formelle est faite au Maréchal de Raiz de vendre quoi que ce soit. Interdiction formelle à quiconque d'acheter quoi que ce soit à Gilles.

Gilles accepte l'ordre royal, du moins en théorie, mais, tablant sans doute sur la paresse et sur la faiblesse du roi, confiant en l'impuissance de sa police, continue de plus belle à s'aliéner ses domaines. La ruine se précipite, il vend tout. La liste des terres cédées à vil prix constitue une liste interminable.

« Le Mémoire des « héritiers », dit Emile Gabory, en élève le total à 180.000 ou 200.000 écus. Si l'on ajoutait à cette somme les revenus et le traitement du Maréchal dilapidé, on atteindrait un total fantastique, qui égalerait en argent d'aujourd'hui non pas les plus grosses fortunes françaises, mais une fortune de milliardaire américain. »

Nous aurons l'occasion de préciser par quelles brèches s'enfuit le torrent d'or. Malgré son inconscience stupéfiante, Gilles s'effraie. Il faut remplacer toutes ces richesses envolées. Un rêve magique monte en lui. Depuis 1426, il se livre à l'alchimie, très longtemps en dilettante, par curiosité de sa nature insatiable, puis par nécessité, dans l'espoir toujours déçu de faire jaillir au sein des cornues le métal fabuleux qui lui rendra sa puissance qui s'évade. Il appelle à lui des

orfèvres, des magiciens, des thaumaturges. A partir de 1432, avec une inlassable frénésie, le voici penché des journées et des nuits sur les creusets fumants, guettant la gestation miraculeuse. Un à un, les tristes assistants de ses folies et de ses crimes apparaissent, s'attachent à lui comme des parasites tenaces, tous prêts à le duper, à le voler et à le servir : Eustache Blanchet, Henriet, Poitou et surtout ce François Prélati, aventurier italien à la physionomie inquiétante, qui, dès lors, va commander en maître.

Mais l'alchimie garde ses secrets, les pentacles, les cornues, les évocations, ne suscitent pas la transmutation merveilleuse.

Le Maréchal irrité, qui voit pour la première fois une chose lui résister, s'adonne désormais à la magie noire. Il évoque l'enfer. Le voici faisant des offrandes sanglantes au démon. Le diable se tait, les légions infernales se cachent. Baron, Satan, Bélial, Astaroth, refusent leurs services.

Deux cédules, signées de son sang, l'une extirpée par un évocateur picard, Jean Langlois, l'autre par un certain Du Meni, restent sans effet. Gilles se désespère. Entre temps et depuis bien longtemps, les tueries effroyables se succèdent. Gilles reconnaîtra dans sa confession la date de 1432 comme celle des premiers massacres.

Mais n'anticipons pas sur ces crimes dont nous réservons l'étude pour un chapitre ultérieur.

L'épilogue de cette vie incroyable approche. En 1439, Gilles, après un marché véreux, tente de duper Guillaume Le Ferron, trésorier de Jean V. Procès. Gilles refuse tout net de payer les frais. Guillaume Le Ferron fait saisir ses biens. et le Maréchal, furieux, s'armant de sa pisarme, part à la tête de son armée de brigands, et, le jour de la Pentecôte 1440, il entre, l'arme au poing, en l'église de Saint-Etienne de Mer-Morte, menace Jean Le Ferron, frère du trésorier, l'apostrophe brutalement, l'enlève et le plonge dans les oubliettes de la forteresse de Tiffauge. Devant l'énormité du scandale, car ici il s'agit d'un sacrilège, l'évêché de Nantes glapit

d'indignation. Or, les plaintes, qui depuis longtemps se murmuraient devant l'effarante disparition des enfants en tous lieux où passait le Maréchal, s'élèvent insensiblement, menaçantes. L'occasion est bonne. Concurrément au procès inquisitorial, le procès civil s'amorce. Enquête épiscopale, enquête laïque. L'accusation se précise et partout des voix s'élèvent pour désigner ouvertement le baron Gilles de Raiz comme l'auteur d'un carnage désolant qui dure depuis six ans.

Le 13 septembre 1440, Jean de Cestroit, évêque du diocèse de Nantes, délivre l'acte d'arrestation.

Gilles assiégé à Tiffauge, se rend presque aussitôt, livrant ses poings aux chaînes qu'on lui tend. Ses acolytes et lui prennent le chemin de la Tour-Neuve du château de Nantes, aménagée en prison d'Etat.

La procédure ecclésiastique dure trente-huit jours. La procédure civile quarante-huit heures.

Le défilé des témoins commence interminable, renouvelant la litanie de leurs accusations; le réquisitoire prononcé devant un auditoire terrorisé, excommunie Gilles. Puis, devant son repentir frémissant, le réintègre dans le sein de l'Eglise. Gilles de Raiz, Henri et Poitou sont condamnés au supplice du feu. Le 26 octobre 1440, le maréchal, après une contrition magnifique, meurt, éclairé aux derniers instants d'une grâce incompréhensible.

CHAPITRE II

CONFESSION DE GILLES DE RAIZ

C'est a scauoir que pour son ardeur et delectation de luxure, il auroit pris et fait pendre grand nombre de jeunes enfans, desqueux il auroit eu habitation en leur rendant nature sur le ventre, apres quoy aucunes fois en le faisant, ceux enfans auoient été occis et mis a mort par luy ou Gilles de Sillé, messire Roger de Briqueville, Henriet, Poutou, Rossigneul ou petit Robin en diverses manières, aucune fois par leur couper la gorge ò dagues et cousteauy et separer la teste d'ò le corps, ou leur rompeoit la teste ò bastons ou autres choses, et autres fois enleueoit ou faisoit enlever des membres les fendeoit pour en auoir les entrailles et les aucuns arracheoit ou faiseoit attacher a une corde, a une poche ou a un « erre » de fer a sa chambre pour les estrangler ou faire languir. Comme ils languisseoient a mourir, auoir habitation d'eulx et aucunes fois, après qu'ils estoient morts en les baisant aucunes fois morts, et prenoit plaisir et delectation a voir les plus belles testes dedicts enfans, lesqueulx, après estoient avec telles venoient en poudre, et qu'il commenca a chantoie a auoir ainsi habitation desdits enfans, les occis et faire bruster, n'est certain combien il y a du temps, sinon qu'il est bien recolé que ainsy le fist l'année que son ayeul le sire de La Suze alla de vie a trepassement, et que de lui même et de sa teste, sans conseil d'autrui il princt son imagination de le faire seulement pour sa plaisance et delectation et quel, au commencement de ce, n'y auoit qui le sceut ne qui en fussent aidant et consentant for Gilles de Sillé et que, par après, maistre Roger de Briqueville en fust complice et

adhéré, et depuis lesdicts Henrier, Poutou, Rossigneul, André Brichet, un nommé Hiques et Robin qu'il est décédé et en plus large ny avoit qui le sceut et qui audit lieu de Chantocé, il fut mis a mort grand nombre desdicts enfans, n'est certain combien desquels fussent jetés au bas d'une tour ou ils furent bien longuement, et depuis les en fict tirer et porter en coffre par eaux audict lieu de Machecoul ou ils furent ars. Et que audict lieu de Machecoul, il en esté pris si grand nombre que a certain ne sauroient declarer esqueux il eut habitation et qui semblablement furent occis et bruslé a l'hotel de la Suze au temps ou estoient seigneur ne scavoit dire combien.

— Item qu'environ un an et demi deuin maistre Eustache Blanchet fist venir des parties de Florence, maistre Francois Prelabi pour luy faire des invocations, du dyable lequel maistre Francois dict audit sire que au pays donct il estoit venu, il avoit trouvé manière de faire par conjuration, a luy venir un esprit qui luy avoit promis faire venir audict Francois un dyable s'appelant Barrion, toutefois qu'il voudroit, et que celuy Francois avoit plusieurs invocations du commandant dudict sire en son absence et que celuy sire de sa personne avoit été a trois desdictes invocations ò ledict Francois dont l'un fuct en la grande salle a Tiffauge l'autre a Bourgneuf en Raiz, n'est récolté ou fuct la tierce et que ledict maistre Eustache scavoit bien qu'ils faisoient lesdictes invocations mais qu'il n'y fust point present, ne les vouloit souffrir de doubte qu'il le relevast pour ce qu'il a mauvaise langue.

Item que a faire lesdictes invocations, y avoit un cercle de caractères et croix et avoit ledict Francois un livre que ledict Francois avoit apporté ou il lisoit ou avoit plusieurs noms de dyables et autres mots pour la conjuration ou invocation ou on estoit près de deux heures. N'est recolé des mots inscrits dudict livre, et que, a mille desdictes invocations ou fust ledict de sa personne, il ne vit ne apperçut le dyable ne ne parla avec luy, de quoy il fust moult courroucé.

Item que a une des invocations que fict ledict Francois a son retour luy dict qu'il avoit vu Barrion et parlé à luy, que luy avoit dict qu'il ne viendrait point audict sire, pour ce qu'il avoit faict de certaines promesses qu'il luy avoit faicte, et que celuy sire dict audict Francois qu'il demanda au dyable qu'il voudroit avoir de lui et il luy donnera sauf sa vie et son ame, pourvu que le dyable lui donnast ce qu'il luy eust demandé et qu'il avoit intention de luy demander : science, richesse et puissance, parquoy il retourna au premier ostal de la seigneurie, et que depuis, ledict Francois luy dict avoir parlé à le dyable que entre autres choses, demandat avoir par Donaison certain nombre d'enfans et que peu après ledict sire bailla audict Francois une main et le cœur et les yeux d'un petit enfant.

Item qui a l'une des trois invocations ou celuy sire fust de sa personne et par avant y aller avoir pris une cédulle qu'il signa de sa main ou il mit Gilles a la fin en intention de bailler au dyable, n'est recollé du contenu d'icelle, ce qu'il fict du commandement dudict François qui luy avoit dict qu'il luy convenoit de bailler au dyable, incontinent qu'il viendrait, et que eux estant a ladicte invocation celuy sire tenoit toujours ladicte cédulle en sa main en attendant la faction et promesse que ledict François et le Dyable appointoient que ledict sire fict au dyable mais que pour certain, il ne vint rien par quoy ne bailla point ladicte cédulle.

Item que a l'une desdictes invocations il envoya de nuit Pontou, ledict François et qu'ils s'en retournèrent bien mouilleux disant qu'il ne seroit rien venu.

Item que une fois ledict François ne voullut point que celuy sire allast à luy a une invocation et que au retour de celuy François, il dict audict Sire que s'il (il fust allé) eust été en péril, car y étoit serpent de quoy il avoit eu grand paour et que ledict sire y cuida aller et pria la vraie croix qu'il faisoit porter mais que ledict Francois le garda d'y aller.

Item que a l'une des trois invocations on fust celuy sire o ledict François, ledict François luy dict qu'il avoit vu Bar-

rion qui luy avoit monstré beaucoup d'or et entre autre choses un grand lingot d'or, mais que ledict sire ne vîst le dyable ne ledict lingot, mais seulement n'aperçut qu'une manière d'ore-peau en feuilles en quoi il ne toucha point.

Item que denolement que ledict sire fust a Josselin devers le duc, il y fîst mourir des enfans ne scair combien que Henrier luy bailla et que ledict Francois, du commandement dudict sire fit des invocations ou celui sire ne fut aucunement et que celui Francois luy avoit dict qu'il n'y estoit rien venu.

Item que ledict sire estant a Bourges, delaisa ledict Francois a Tiffauge auquel il avoit prié de continuer en ses invocation et luy faire scavoir ce qu'il auroit trouvé et faict. Celui Francois luy escrivit en pardes convenues que ses besognes alloient bien et luy envoya une chose en manière d'oignement en manière d'argent et luy escrivit que c'estoit une très précieuse chose et la jardoit bien et que luy adioustant soit pendict ladicte bourse o cette chose a son col et luy porta plusieurs jours et depuis la jeta parce que n'apperceut qu'en rien luy profistat.

Item que ledict Francois pas une fois dict audict sire que Barrion my moud de luy donner au nom de luy a manger a trois pauvres a tous grandes festes de l'an et que celui sire pas une fois le fist a une feste de Toussaint et non en plus large.

Item depuis la Saint Jean dernière my fust amené divers le soir luy estant à Bourgneuf par Poutou et Heuriet un beau jeune fils que demouroit audict lieu de Bourgneuf o un nommé Rodigo et que le mict enct habitation de luy et fust mis a mort et cette nuit porté a Machecoul.

Item que en chevauchant bien matin a un certain jour celui sire et ses gens pour aller a une entreprise en intention ceulx de la garnison de Paluau qui cuideraient prendre le capitaine de Saint Etienne de Malemort celui Francois estant en la compagnie luy dict qu'il ne trouveroit rien et luy dict vray car rien ne trouva.

Item qu'il eut un petit page de Samase et un aultre de Princay qui furent mis a mort comme les aultres.

Item que dernièrement qu'il fust a Vennes, Audie Buclet luy bailla un enfan qui fust mis en mes privés ou Poutou descendict et scavoit ledict Buchet les cas de la mort desdicts anfans.

Item que paravant la venue dudict maistre Francois devers ledict sire il auroit eu d'autres invocations. C'est à scavoir une trompette : Du Mesnil maistre Jean de la Rivière, un nommé Lens, un appelé maistre Anthoine et un autre dont n'est recolé du nom que de son commandement auroit faict plusieurs invocations dyaboliques et ez aucune et a faire le cercle, celuy sire auroit esté de sa personne a Machecoul et ailleurs en intention de voir le dyable et parler à luy pour pouvoir faire leurs factions, mais que oncques ne l'eut pu veois ne parler a luy, combien qu'il y eust mis toute la peine qu'il pouvoit et que par luy n'eust pas tardé.

Item que une fois ledict Mesnil luy dict que le dyable luy avoit dict qu'il voulait avoir dudict sire pour faire ce qu'il luy demandoit, une cédulle signée de la main du sang de son doigt par laquelle il promist luy donner toutefois qu'il viendroît a son invocation certaines choses dont n'est recolé et que pour cette cause il signa une cédulle en la main du sang de son petit doigt ou il escrivit enfin. Gilles n'est remembré des aultres mots précédents d'icelle cédulle, sinon qu'il promettoit au dyable les choses convenues en donnant audict sire Science, Puissance et richesse, et qu'il est certain, quelle promesse qu'il fect par ladicte cédulle, qu'il reservoit son ame et sa vie et que ladicte cédulle ne fust point baillée au dyable pour ce qu'il ne vint point a luy.

Item que à l'une des invocations dudict maistre Jean de la Rivière faicte en un bois par Tiffauge, celuy maistre Jean n'estroit armé paravant y aller, et que en s'en retournant comme celuy sire, maistre Eustache, Henriet et Pontou en sa compagnie allèrent vers ledict bois ou ils rencontrèrent ledict De La Rivière qui dict audict sire qu'il avoit vu le Dyable qui estoit venu a luy en guise d'un leopard qui avoit passé outre sans rien luy avoir dict, dont il auroit eu moult grand paour

et que après cette invocation celui maistre Jean s'en ostoit allé et luy avoit ledict sire baillé vinst réaux et devoir retourner vers ledict sire ce que depuis il ne fist.

Item que a une invocation que ledict sire et l'invocateur dont on ne scait le nom et Gilles de Sillé en leur compagnie firent en une chambre un cercle de laquelle invocation ledict Gilles n'osa entrer mais se tenoit pret d'illec sur une fenestre en intention de saillir hors si rien venoist, celui sire estant en cercle eut grand paour n'osant faire le signe de la croix pour ce que celui invocateur le luy avoit dict et defendu et que autrement il seroit en péril, mais luy souvint une oraison de Notre Dame commençant alma et que incontinent que ledict invocateur my commanda saillir dudict cercle et a donc s'en saillit, faisant le signe de la croix, laissant ledict invocateur sur lequel il fermat l'huis de ladicte chambre et après trouva ledict De Sillé qui luy dict qu'on battoit ledict invocateur comme le feroit sur une couette, et que incontinent ledict sire ouvrit ladicte chambre a l'entrée de laquelle il vit ledict invocateur moult blessé au visage et ailleurs ayant au front une grande bosse tellement qu'il ne pouvoir se soustenir et que, avec le doute qu'il mourust, ledict sire le fist confesser et ne mourut pas.

Item qu'il envoya au pays d'amour Gilles de Sillé pour luy guérir et amener des invocateurs, quil luy rapporta ce qu'il avoit trouvé une femme qui s'en entremettoit laquelle luy avoit dict que ce celui sire n'ostoit son cuer de l'Eglise et de la Chapelle qu'il ne pouvoit parvenir à son intention et quel trouva audict pays d'Amour une autre femme qui luy avoit dict que si ledict sire ne faisoit cesser une œuvre qu'il pourchassoit que jamais bien ne luy prendroit.

Item que celui Gilles luy emmenoit un evocateur dudict pays d'amour quel en venant se nea en passant une rivière ou un ruisseau ainsi que ledict De Sillé.

Item que celui Gilles luy amena un evocateur dont ne sait le nom lequel incontinent qu'il fust arrivé devers ledict s'en alla de vie a trépasement et croit que fust punition de Dieu.

Touchant ladicte confession dudict sire de Rais comme ci-devant est incérée par articles.

Après la confession dudict sire de Raiz, ainsi faicte pour ce que partie des cos par my cognus et confessez concernoient aucunement le faict de l'Eglise, fut dict par Mondict Sieur le Président et Commis que la cour d'Eglise de Nantes feroit premièrement sur ce son procez à l'encontre dudict sire. Lequel faict que on concluroit le procez de la cour séculière selon que par bon avisement au cas devoir appartenir.

Pendant lequel procez par ladicte cour d'Eglise à l'encontre dudict sire furent desdicts Hemiet et Pouton ses serviteurs menés en jugement au Bouffray de Nantes devant mondict sieur le Président ce vingt-deuxième jour dudict mois d'octobre lesqueux après que le procureur par son lieutenant les accusa d'avoir connus les cas que cy dessus ils avaient confessez concluant à la fin qu'ils en fussent jugnis, cogeurent et confessoient liberalement et sans contrainte avoir faict et commis les cas ci devant escripts et encore les reciterent et confessèrent en jugement, et outre dirent et cognurent que depuis qu'ils avoient commencé a ainsi bailler enfans audict sire, queux deux luy en avoient baillé et livrés selon leurs adoïs soixante et plus au regard dudict Hemiet cogneut et confessa que derroinement que ledict sire avoir été à Josselin, il y avoit occis trois petits enfans, que ledict Hemiet luy avoit baillez, a quoi ledict Pouton n'avoit point esté présent pour ce que lors estoit malade et que ledict sire avoit fait faire des invocations par ledict maistu François audict lieu de Josselin.

CHAPITRE III

LA PSYCHOLOGIE DU MARECHAL

Avant d'aborder le côté proprement médical de Gilles de Raiz, il semble indiqué de faire dans cette conscience étrange et multiple la part du normal et la part de l'anormal. Gilles n'est ni tout mauvais, ni tout bon.

Avant de dresser la liste des faits qui, incontestablement, portent l'empreinte de la pathologie, tâchons d'analyser sa seule psychologie. Faisant un instant abstraction de ses meurtres sans nom, de ses débauches de fou criminel, de ses excentricités, nous nous apercevons, en effet, que Gilles a une psychologie.

Or, cette psychologie et cette psychopathologie ne constituent nullement chez lui, ainsi que l'on pourrait s'y attendre, deux phases distinctes, chronologiques dans sa vie exubérante. A tous les âges de sa vie, à chaque instant, nous trouvons réunis en un même moment le meilleur et le pire, le mauvais et le bon, la raison et le déséquilibre.

Si, dès son enfance, nous notons au passage des actes qui déjà nous choquent par les germes morbides et malfaisants qu'ils semblent porter en eux, tels que les brigandages sur les grandes routes bretonnes, les rapt; plus tard, au moment même de ses plus immondes gesticulations, nous verrons apparaître en lui des sentiments véritablement humains, quelquefois des remords, parfois même la bonté.

Pour ne citer que deux exemples, rappelons quelques faits qui, à ce sujet, semblent assez caractéristiques. Que Gilles ait eu parfois des remords, ceci n'est guère douteux. Nous ne rapporterons pas ici les pages, d'ailleurs admirables, que Huysmans, dans *Là-bas*, a consacrées à cette fuite hallucinée dans la forêt où partout, à l'approche du monstre, se pré-

cise et s'étale la lubricité des arbres et des choses. Tout ceci est évidemment un peu romanesque et semble avoir mûri d'une imagination trop aiguë. Pourtant, nous ne pouvons douter de ces contritions passagères et, d'ailleurs, de courte durée, à ce qu'il semble.

Comme le remarque fort justement la majorité des auteurs qui ont étudié la vie du Maréchal de Raiz, la création de cette collégiale célèbre par son faste inouï avait pour but bien défini celui d'exprimer à Dieu le repentir de ses fautes et de ses crimes, et d'intercéder en faveur de son âme menacée. Il en est de même de la fondation de cette chapelle que Gilles dédia aux Saints Innocents; non pas peut-être ceux qu'immola Hérode, mais sans doute ceux que Gilles avait fait périr. Ne voyons pas là une allusion atrocement cynique du Maréchal, mais une façon d'exprimer sa repentance.

Dans le même ordre d'idées, rapportons cette scène très curieuse qu'aucun historien du Maréchal ne manque de raconter : au cours d'une séance d'évocation satanique, en pleine nuit, à Tiffauge, Prélati, le nécromant venu d'Italie, prie Gilles de Raiz et son acolyte Gilles de Sillé de pénétrer dans le cercle magique qu'il vient de tracer sur le sol. Le Maréchal et Gilles de Sillé, épouvantés, claquent des dents à la pensée de l'apparition qu'ils attendent, qu'ils espèrent et qu'ils redoutent. Gilles de Sillé, crispé d'émotion, n'ose entrer dans le cercle. Gilles, domptant son épouvante, y pénètre avec Prélati, multipliant les signes de croix, suant de peur : « Cessez de vous signer, dit Prélati, ou nous sommes perdus. » Gilles de Raiz, suffoquant d'émotion, s'enfuit, suivi par Sillé. A peine l'huis est-il clos qu'un vacarme terrible éclate dans la salle basse où Prélati évoque l'enfer. Un bruit bizarre, semblable à celui que ferait une « épée qui tombe sur une couette ». Le diable est entré en scène et administre à Prélati une raclée confortable.

Gilles ouvre la porte et trouve son évocateur gisant au milieu du cercle magique, roué de coups, le visage ensanglanté, à demi mort. Et voici le Maréchal qui, saisi d'une infinie ten-

dresse envers le blessé, le prend dans ses bras, le transporte sur un lit, appelle un confesseur, et le veille, immobile à son chevet, comme un être infiniment aimé.

.....

Ainsi donc, cessons de voir uniquement en Gilles le monstre dont nous parlerons plus tard. Cet homme, avons-nous dit, a parfois de bons sentiments, il a quelques instincts normaux, des réflexes quelquefois humains.

Cherchons donc quels peuvent être les traits dominants de sa personnalité psychologique.

Tout d'abord, il est un fait frappant; c'est que le moindre et le plus banal de ses sentiments s'amplifie démesurément. Tous ses actes, la moindre manifestation de son individualité mentale, sont démesurés, paroxystiques. Tout en lui est véhément et paradoxal.

Guerrier, il sera capitaine hors pair.

Mécène, il surpassera les Sforza et les Médicis, les plus fastueux protecteurs que la Renaissance italienne verra naître après lui.

Criminel, ses crimes le placeront au premier rang de la liste.

Et, pour mourir, il saura prendre le visage d'un saint.

Ce manque de mesure fait de lui un être d'exception. Il y a en lui un élément d'hypertrophie globale de la personnalité.

En lui, nous trouverons un certain nombre de sentiments qui, au cours des trente-six années de sa vie tumultueuse, jamais ne se démentiront. Ils seront toujours là, surnageant sa conscience surchauffée, prêts à se manifester à la plus petite occasion.

Chose curieuse, chacun de ces sentiments trouve toujours, pour le contre-balancer, un sentiment excessif inverse. L'un semble s'associer à l'autre en raison de leur valeur paradoxale. Ainsi, nous trouvons chez lui :

une folle témérité et la peur permanente;

un orgueil immense et l'humilité méconnaissable de sa fin.

Accessoirement, nous trouvons côte à côte un enthousiasme bizarre et persévérant pour tout ce qu'il entreprend et enfin ce que certains auteurs ont pensé être une crédibilité extrême; nous verrons ultérieurement ce qu'il faut en penser. Or, tous ces sentiments, à des degrés divers, existent en chacun de nous. Mais, chez lui, ils vont s'enfler démesurément, car, en lui, rien n'a de mesure.

LA TÉMÉRITÉ. — Elle apparaît dès les premières années de sa vie. Elle ne le quittera qu'à l'instant suprême de sa contrition; elle le domine et elle le mène. Rappelons-nous les expéditions pleines d'audace auxquelles, enfant, il participe aux côtés de son brigand d'aïeul. Rappelons-nous l'enlèvement de sa fiancée Catherine de Thouars; l'attaque et le pillage de la délégation royale, ceci à dix-huit ans.

Cette audace sans bornes ne va que se fortifier de jour en jour. Il est puissant, infiniment; il est riche, infiniment; que lui serait-il refusé? Tout ce qu'il amorce se termine comme il l'entendait. Bientôt il ne doutera plus de son omnipotence. Le dernier acte de témérité lui coûtera cher; l'irruption à main armée dans la maison de Dieu le conduira au bûcher.

Or, cette témérité folle, nous lui trouverons un sentiment antagoniste aussi puissant : la peur.

LA PEUR. — La peur est un sentiment de l'homme. Or, chose singulière, cette terreur, qui ne lâchera Gilles qu'au moment même de son procès et de sa mort, n'est pas une peur physique. Bien entendu, lui, guerrier valeureux, ne craindra pas les flèches ni les pertuisanes ennemies. Sa peur est particulière, elle est métaphysique. Elle est liée d'ailleurs à son profond mysticisme : il a peur de Dieu, il a peur du diable, rarement il a peur des hommes.

Dans ses plus farouches débordements, il pense à son âme qu'il veut sauver. S'il fut naïf, s'il fut crédule et illogique, ce fut bien quand il calculait le prix qu'il lui faudrait payer en cantiques et en prières pour racheter ses fautes et ses crimes. Il égorgera deux cents enfants. Puis, nous le verrons

terrorisé à l'idée de sa damnation possible. Nous l'avons vu, aux évocations de ses thaumaturges, trembler d'effroi et se signer pour conjurer le démon qui l'appelle. Il n'apparaît aux évocations que muni d'un morceau de la « vraie croix ».

Ainsi ces terreurs, indéfiniment, vont le harceler.

L'ORGUEIL. — Peut-être touchons-nous là au caractère le plus significatif et le plus constant de la personnalité de Gilles. Cet orgueil, il est à sa mesure : immense. Il va éclater dans chacun de ses actes et peut-être est-ce en lui qu'il faudrait chercher la cause initiale profonde de sa destinée. Très tôt, il va apparaître en lui, agissant comme un maléfice capables d'engendrer les pires folies.

D'ailleurs, il naît en lui avec lui, apporté par son hérédité prestigieuse d'aristocrate richissime et illustre. Peu à peu, la conscience de cette fortune vertigineuse, qui, il le sait, n'appartient qu'à lui va entretenir cet orgueil nouveau-né et faire germer dans son être une vanité sans mesure.

De là vont découler ses pires excès.

Les historiens ont parlé de sa grande intelligence, de son érudition, de son raffinement, de son sens esthétique infail-
libile. Mais chez lui, ces fleurs spirituelles sont des fleurs véné-
neuses. Son intelligence, son raffinement, son goût d'artiste, il va les mettre au service d'un désir d'ostentation effréné.

Il faut lire dans Huysmans, où l'imagination du romancier qui reconstitue à travers les siècles ne surpasse sans doute pas vérité, la description de cette bibliothèque fabuleuse où des reliures incrustées de métaux précieux dorent l'ombre des rayons, des coffres, des cathèdres, pour lesquels les artistes les plus délicats, s'ingénierent, des tissus rares et magnifiques qui pendent aux murs de ses castels.

Le Maréchal écoule sa vie entouré d'un luxe inouï. Comment son esprit instable n'en eut-il pas tiré vanité ? Les trésors de Salomon sont à lui, inépuisables !

Sont-ils inépuisables ?

Une frénésie orgueilleuse de luxe le possède. Nous nous bornerons à en citer deux illustrations typiques :

Sa collégiale. — Il la fonde en 1435 — les crimes ont commencé depuis bien longtemps — Il l'établit, dit-il, « pour le salut et sauvement de son âme ». Il faut donc en conclure, soit dit en passant, que les remords commencent à le tourmenter. Mais, bientôt, toute pensée pieuse s'efface devant la frénésie abracadabrante de luxe dont il va la surcharger.

Bien entendu, le triste Charles VII, le roi sans royaume, le roi gueux, est écrasé.

Une fortune immense s'engloutit là.

« Quatre vingt personnes environ, beuvans et mangeans en ce compris les chappelains et chantres de la chapelle » vivent là à parasiter le glorieux Maréchal.

Toute cette horde sacerdotale, du premier dignitaire jusqu'au plus infime des pages, est habillé dans les brocards les plus rares, dans les draps les plus fins, dans les broderies les plus somptueuses.

Quel prélat, quel prince eussent pu faire étalage d'un tel faste ? Dans sa furie mégalomane, Gille affuble les principaux chapelains des attributs épiscopaux. Le « synode d'évêque », ainsi que dit Goboy, a surtout, semble-t-il, mission de prêter son éclat à la maison de Gilles.

Le sentiment religieux semble relégué au second plan.

Le second fait caractéristique de cette formidable prodigalité, Gilles nous le fournit en 1429 à Orléans.

Un projet grandiose a germé dans son imagination orgueilleuse. Lui qui, jetant l'or à pleines mains, est comblé de l'admiration naïve des foules qu'il traverse, il veut faire mieux encore.

A Orléans, donc, un théâtre qui, au dire des historiens, est un chef-d'œuvre d'ingéniosité, se monte sur son ordre. Cinq scènes superposables, décorées avec une richesse que ne désavouerait pas une cérémonie royale, s'échafaudent. Pendant une année tout entière, sur les tréteaux, vont se dérouler des représentations théâtrales comme jamais nul en vit. Farces, soties, mystères, se succèdent. Puis le *Mystère du siège d'Orléans* déroule sur les cinq scènes superposées ses pé-

ripéties simultanées. Inutile de dire que la gloire militaire du seigneur mécène y est violemment exaltée.

La représentation dure une journée entière. Chaque jour des sommes exorbitantes se volatilisent.

Cent-quarante acteurs, cinq cents figurants, tel est le contingent impressionnant de cette troupe. Gilles paye tout, règle toutes les notes. Les costumes sont d'une richesse inimaginable, les brocards, les tissus orfrazés, précieux, les broderies d'or gaufrées sur satin, les accessoires d'or, tout ce trésor ne dure qu'un jour.

Chaque jour tout est renouvelé pour la représentation qui va suivre. Chaque soir ce trésor est jeté, vendu à vil prix, dispersé.

Les foules accourent, s'écrasent, extasiées. Rien n'est ménagé. Non seulement le spectateur le plus humble ne paye pas un sol, mais le mécène unique qui régale ainsi leurs yeux, leur oreille et leur esprit organise un banquet perpétuel ouvert à tout venant. Pendant un an, sur cette table publique, les mets les plus raffinés alternent avec les vins les plus inconnus. La vaisselle précieuse est là sur les tables, les hanaps ciselés jonchent les nappes.

Et les millions s'engloutissent comme par enchantement.

Devant cet effarant tableau, qui, après cinq cents ans, parvient encore à nous stupéfier, chacun, selon ses tendances, a voulu épiloguer à sa manière.

Les défenseurs de Gilles, ceux qui encore travaillent à sa réhabilitation, n'ont voulu voir dans ces actes que la manifestation d'un sens d'esthétisme que nous sommes trop bornés pour comprendre, une sorte d'exaltation magnifique de ce que sa nature pouvait contenir de désir de beauté à tout prix et dans toutes les formes.

Pourtant, bien qu'il nous soit entièrement impossible de ne pas tenir compte de cet élément esthétique dont quiconque ne pouvait contester la plus pure authenticité, quel est celui d'entre nous, même le plus dépourvu de tout préjugé médical, qui ne verra point dans de tels désordres du sens critique un manque inimaginable de mesure?

La conscience de Gilles est aveuglée. Elle est aveuglée dans ses folles prodigalités comme elle l'est dans ses crimes, comme elle l'est dans son mysticisme, vrai ou à rebours.

Sa conscience est obnubilée par ce que le Docteur Bernelle appelle, fort justement, son « incroyable euphorie mentale ». Euphorie mentale qui frôle d'ailleurs une sorte de demi-inconscience.

Ainsi, dans ces actes de prodigue, nous avons noté une propension mégalomaniaque formidable associée à une absence presque totale de sens critique. Jamais il n'entrevoit que de telles folies ne sont pas compatibles avec une fortune humaine. Mais, il se cache sous roche un troisième mobile et, au fond, c'est celui-là qui le fait agir : l'orgueil.

Cet orgueil incommensurable, nous l'avons vu s'étaler victorieusement sous toutes ses formes, imprégnant tout ce qu'il touche d'une brûlure indélébile.

De même, son orgueil envahira les heures les plus noires de sa vie. Indécemment il l'affichera dans les pires circonstances, dans les plus immondes débordements.

« Des princes, il y en a et il y en aura des milliers, il n'y a qu'un Beethoven », disait un jour au prince Lichnowski le colosse de la musique. « Le marbre tremble devant moi pour grosse que soit la pièce », disait Puget. N'est-ce pas Gilles de Raiz, qui, après un viol raffiné, après le massacre savant d'un enfant qu'on vient de lui livrer, s'écriera, imitant l'orgueil des plus grands parmi les hommes : « Moi seul sur la planète ose faire ainsi ! » S'ils existent vraiment, les criminels de génie dont Lombroso nous parle, Gilles en fut un. Du génie, il en a tous les attributs, même l'orgueil.

HUMILITÉ. — Ce n'est pas un sentiment arbitraire de symétrie qui nous fait placer à côté de l'orgueil, l'humilité. Bien sûr, cette humilité, dont nous tenons à signaler la présence dans l'âme du Maréchal, ne fut pas, loin de là, un caractère constant de sa personnalité. Ce sentiment est, pour ainsi dire, le dénouement inattendu de cette vie affreuse. C'est, en effet, aux dernières heures de sa vie, à l'ultime moment de son pro-

cès, alors qu'à son intention un bûcher se dresse sur la place publique, que nous le verrons se manifester hors de sa conscience.

Nous avons déjà parlé de son repentir surhumain. L'orgueilleux soudard, le monstre, sait, aux derniers instants, tomber genoux à terre, implorer le pardon de ses victimes, réclamer à grands cris, avec une voix de saint, le martyr qui va le laver, de ses taches.

Eh bien ! à moins d'admettre une grâce subite et véritablement surnaturelle, il nous faut bien penser que ce sentiment d'humilité existait en lui, latent, étouffé par des vices mille fois plus puissants, mais réel, ou du moins possible, puisqu'enfin il a pu s'épanouir, se réaliser.

Les dernières heures terrestres sonnent, et la repentance humble et suppliante apparaît, immaculée et fraîche.

Rien n'était plus impossible à espérer qu'un pareil revirement.

Et cette humilité est sincère. Rien ne pourra mieux en souligner la loyauté sereine que les propres mots de Gilles. Les voici, textuels :

« Je remercie Dieu et je vous suis reconnaissant, Monsieur le président, de ce que vous m'ayiez fait connaître l'heure de ma mort. Mais permettez que je vous présente une requête : Henri et Poitou, mes serviteurs, ont commis avec moi des crimes affreux qui leur ont mérité la mort. Souffrez que nous mourions ensemble et à la même heure. J'ai été la cause principale de leur déchéance. Je voudrais, à l'heure de l'exécution, les réconforter, les avertir de leur salut et leur enseigner par mon exemple, à bien mourir. S'il en était autrement, si mes serviteurs périssaient les premiers, ils tomberaient dans le désespoir, s'imaginant qu'ils sont seuls à expier des forfaits collectifs, et que moi, l'auteur principal, moi qui les ai poussés au crime, j'échappe au châtimeut. Laissez-moi les précéder dans le supplice, et je serai ainsi cause de leur salut. »

Et ce nouveau Golgotha ne voit peut-être mourir que deux mauvais larrons.

LA CRÉDULITÉ. — On a beaucoup reproché à Gilles une crédulité que l'on a dit immense, une crédulité que certains auteurs ont voulue pitoyablement naïve, sinon imbécile.

Gilles de Raiz est aussi peu que possible un naïf, encore moins un imbécile. Son intelligence non seulement est réelle, mais nous semble bien supérieure et bien plus raffinée que celle des seigneurs de son temps.

Son érudition ne fait aucun doute. Sa bibliothèque, telle qu'elle nous est mainte fois décrite, n'est pas celle d'un esprit grossier.

Latiniste, il l'était, sans doute, puisque c'est lui-même qui, publiquement et sans contrainte, décide qu'il veut faire sa confession en langue française et non en latin, afin que chacun puisse la comprendre. Donc il est inutile de nous étendre sur ce point, l'intelligence et la culture de Gilles ne sont point illusoires, mais constituent des éléments avec lesquels nous devons compter.

Or, bien qu'une haute culture et une grande intelligence soient tout à fait compatibles avec une non moins grande crédulité, le fait semble fort discutable en ce qui concerne le Maréchal.

Presque tous les auteurs sont d'accord pour voir dans la confiance sans borne qu'il prêtait à ses magiciens un signe d'une incommensurable naïveté.

Vraiment, les historiens semblent trop oublier que Gilles est avant tout un homme du xv^e siècle et nous ne voyons vraiment pas en quoi, à cette époque, le fait de croire à l'apparition effective du démon, de créer de l'or ou de pactiser avec l'enfer, puisse susciter une telle affirmation.

Il est probable, il est même indubitable, que les magiciens qu'il avait pris à son service : les Prelati, Henriet, de Briquerville ou autres occultistes de moindre importance, bien que tout décidés qu'ils aient été à tirer le plus grand profit possible des largesses du Maréchal, n'en croyaient pas moins dur comme fer à l'efficacité de leurs sciences noires.

Ainsi, non seulement il n'est pas surprenant pour nous de

voir Gilles ajouter foi aux promesses des thaumaturges, mais s'il est un moyen qu'un homme de son temps et de son espèce pouvait choisir pour rétablir sa fortune écroulée, c'est bien le moyen alchimique, avec toute sa fabuleuse promesse.

D'ailleurs, beaucoup plus tard, un siècle, deux siècles et plus après lui, nous verrons des êtres illustres se livrer, tout comme Gilles, aux sciences interdites.

En 1654, le génial géomètre de Port-Royal, Blaise Pascal, ainsi que l'affirme le Père Rapin, un autre janséniste, tentera quelques évocations sataniques. Pascal aussi fut crédule.

Donc, la crédulité sur laquelle tant d'auteurs ont voulu insister semble un fait des plus disculables, et cette crédulité paraît plutôt constituée par cet élément que nous avons eu l'occasion de signaler à mainte reprise, un manque de sens critique, une confiance exagérée en lui, qui lui fait voir le but sans jamais voir le moyen par lequel il l'atteindra.

Tels nous semblent être les éléments les plus caractéristiques de la mentalité psychologique de Gilles de Raiz. Maintenant, nous allons aborder le chapitre de sa mentalité pathologique, et de l'analyse de ces faits nous verrons ce que peuvent être les conclusions d'un médecin.

CHAPITRE IV

LA MENTALITE PATHOLOGIQUE

Dans cette étude de la mentalité pathologique de Gilles de Raiz, parmi tous les phénomènes dont le caractère morbide s'impose, trois ordres de faits vont retenir surtout notre attention. Ces faits, dans l'ordre de leur importance, sont

- 1° Son mysticisme;
- 2° Ses dépravations génitales;
- 3° Ses crimes.

Mysticisme.

On pourrait s'étonner que ce chapitre de la vie du Maréchal soit traité avec les faits pathologiques et non englobé dans l'étude de sa psychologie. Evidemment, le mysticisme n'est pas que l'on sache une anomalie mentale. Mais il est de fait que le sentiment religieux est une des passions humaines les plus aptes à subir une sorte d'hypertrophie, à proliférer comme un cancer. Le premier pas de cette transformation marquera le passage du sentiment religieux à la passion religieuse. Jusqu'alors cette évolution affective ne brise pas le cadre de la simple psychologie mentale.

Dans une deuxième étape, une deuxième transformation de progression peut quelquefois s'opérer, et de la simple passion religieuse nous passons à un stade plus véhément qui, cette fois, atteint les limites de la pathologie, constituant ainsi une excitation ou une exagération du sentiment

mystique qui non seulement absorbe entièrement le champ de la conscience, mais détruit par son éclosion certains attributs fondamentaux de l'intelligence, le sens critique en particulier.

Ainsi voyons-nous défiler la cohorte des hallucinés mystiques, des réincarnés, des faux saints et des faux prophètes. Dieu sait que ce genre de psychose n'est pas chose rare.

Le sentiment religieux de Gilles de Raiz nous apparaît ainsi déformé, bizarre, pullulant de contradictions; cependant, il semble assez difficile de le juger, car Gilles étant avant tout un homme de son temps, tout porte à croire que le mysticisme vrai, moins collectif de nos jours, et même l'exaltation mystique pathologique, étaient monnaie courante au xv^e siècle; et vraiment ce fanatisme religieux qui souffla comme un ouragan sur l'âge médiéval est trop exact, trop authentique, pour qu'on puisse y voir le fait d'une psychose collective dont l'ampleur colossale ne nous paraît pas explicable avec les seuls arguments de la psychiatrie.

Ainsi donc, que penser du sentiment religieux chez Gilles ?

Eh bien ! si nous nous reportons à l'époque des événements que nous analysons ici en ses manifestations intrinsèques, ce mysticisme ne nous semblerait pas exagéré. Seulement, ce sentiment religieux, d'ailleurs profond, et dont la sincérité fervente n'est pas à contester, s'allie de façon résolument paradoxale avec des éléments par trop incompatibles avec lui.

Ainsi, outre la mascarade effrénée de cette fameuse Collégiale, dont, à maintes reprises, nous avons parlé, et qui, à elle seule, signe un compromis bizarre entre la sainteté de l'idée et le luxe matériel vraiment déplacé de la réalisation, nous voyons s'insérer dans la mystique du seigneur de Raiz des contradictions incompréhensibles et qui dénotent une conception curieuse de la foi religieuse.

De la même façon, on peut se demander jusqu'à quel point il fallait que la conscience de Gilles fût obnubilée pour qu'il puisse penser un instant qu'il lui suffirait de quelques messes, de quelques cortèges liturgiques somptueux, pour ab-

soudre et laver pour l'éternité les souillures et les crimes dont il se chargeait tous les jours.

A ce propos, il semble indiqué de citer ici un fait exactement identique de ces espèces de cécité mentale dont Gilles nous donne un exemple : Très récemment un criminel hongrois, nommé Matuchka, et dont le nom fut cité dans notre préface, criminel notoire et ingénieux, qui, par certains côtés ne manque pas de rappeler Gilles de Raiz, trouvait une volupté incomparable en dynamitant les grands express et en assistant aux cris et à l'agonie de ses victimes, sous les débris des wagons pulvérisés. Or, ce criminel manifestait un sentiment mystique profond et étrange : il portait perpétuellement sur lui une image ou une statuette d'un saint qu'il préférait : saint Antoine. Puis, une fois la catastrophe réalisée, quand le train éventré au fond du ravin flambait, carbonisant les malheureux occupants qui n'avaient pu se dégager, Matuchka s'éloignait radieux, se rendant à la chapelle la plus voisine, afin de faire ses dévotions à son saint de prédilection, le remerciant de la réussite de son crime.

Ainsi, Gilles de Raiz, pendant ses pires tueries, donnait ordre aux voix délicieuses de sa maîtrise de s'élever vers le ciel afin d'apaiser et de prévenir la colère divine.

Cette première contradiction montre bien à quel point le sentiment religieux de Gilles s'écarte du normal.

La seconde de ces contradictions, et non la moins monumentale, est que Gilles, qui, à tout prix, veut servir le Dieu qu'il redoute et peut-être qu'il aime, n'en tombera pas moins dans une passion mystique elle aussi, mais mystique à rebours, le diabolisme.

En réalité, depuis longtemps déjà il portait en lui cette prédisposition, puisque, bien avant qu'il ait songé à servir le diable en personne, nous l'avons vu s'occuper en dilettante d'occultisme et d'alchimie.

Ainsi, Gilles s'adonnera au satanisme qu'il va dès lors ériger en religion véritable, promettant à Satan, hormis son âme et sa vie, de faire sur terre tout le mal qu'il lui sera pos-

sible. Cette restriction de son âme et de sa vie, qui nous fait sourire, signe cette sorte de compromis prudent entre la religion de Dieu et la religion du Diable, mesure singulièrement lâche de celui qui veut ménager le chou et la chèvre, s'adjuger les grâces infernales sans s'aliéner les grâces divines.

Et c'est ce mélange incompatible de deux mystiques paradoxales qui peuvent nous conduire à penser que le sentiment religieux chez Gilles est anormal; car il est remarquable de voir un être servir à la fois, et avec la même ferveur, Dieu et l'ennemi de Dieu. Et cette espèce de politique spirituelle souligne dans l'esprit du Maréchal un manque absolu de jugement.

Les dépravations génitales.

Les perversions de la vie sexuelle de Gilles, au nombre de deux, la pédérastie et l'instinct sadique, nous apparaissent d'une part liées l'une à l'autre, liées, d'autre part, à une troisième dépravation, la plus terrible de son affectivité : le goût du crime.

On pourra noter, au cours des paragraphes suivants, comment ces trois perversions dérivent directement les unes des autres, et que ses forfaits les plus rebutants ont à leur base une origine sexuelle.

LA PASSION HOMOSEXUELLE.

Il n'est pas contestable que le vice sodomitique ait existé dès les toutes premières années de la vie de Gilles. En effet, lorsque nous relisons les différents épisodes des trente-six années de son existence, nous sommes frappés par la carence absolue de toute présence féminine.

En exceptant les deux fiancées abandonnées et sa propre femme, Catherine de Thouars, nous ne trouvons pas trace de femme dans sa vie tumultueuse. Comme ces deux mariages ébauchés et ce troisième effectivement contracté n'ont

à leur base que de grossières questions d'intérêt, nous pouvons considérer comme nulles ces aventures dans lesquelles l'amour est absent.

Or, il est vraisemblable que le Maréchal avait des besoins sexuels puissants. Ses amours, du moins avant l'apparition de ses meurtres sadiques, semblent donc se résumer en la possession de jeunes garçons probablement consentants et probablement rétribués au prix des largesses qu'il savait prodiguer.

Peut-être même, en mainte occasion, l'enfant était tout bonnement offert au fastueux Maréchal par des parents sans scrupules et qui, bien entendu, tiraient bénéfice de ce genre de marché.

Donc, Gilles se classe comme un homosexuel notoire.

A ce propos, il est extrêmement curieux de constater que cette perversion du sens génital n'est nullement incompatible avec une intelligence quelquefois exceptionnelle. Fort souvent, on peut remarquer que ce vice va de pair avec un extrême raffinement de l'esprit et du fond artistique.

Quelquefois, cette perversion s'installe chez des individus dont le sens de l'esthétique s'élève fort au-dessus de la moyenne.

Pour juger ces faits, il faut évidemment rester prudent, car pour cent invertis on trouve évidemment un pourcentage considérable d'esprits grossiers et dépourvus de tout raffinement.

D'ailleurs, on pourrait écrire des volumes entiers — on l'a d'ailleurs fait — pour analyser cette étrange perversion dans toutes ses modalités.

Sans nous étendre davantage, sans même effleurer toutes les classifications dans lesquelles différents auteurs ont proposé de faire entrer les homosexuels, disons simplement que parfois ce vice, qui, à lui seul, marque un certain déséquilibre spirituel, fut parfois rencontré chez de grands écrivains, de grands sculpteurs, de grands artistes. Et n'est-il pas surprenant de constater que, dans l'œuvre considérable

et géniale de Michel-Ange, le corps de l'homme soit exprimé avec tant d'enthousiasme, alors que la femme y est à peu près absente? N'est-il pas surprenant que dans ce *Jugement dernier*, dans cette fresque colossale ne comprenant pas moins de deux cents ou deux cent cinquante figures, on ne trouve qu'une seule forme féminine?

D'ailleurs, la question de l'homosexualité de Michel-Ange n'est pas tranchée et nous nous garderons bien d'affirmer quoi que ce soit à ce sujet.

Ainsi ces êtres aux tendances homosexuelles évidentes et parfois à peine dissimulées ont un sens de la beauté des formes, du visage ou de l'esprit qui les désigne littéralement, mais surtout du visage, des formes et de la beauté masculine ou enfantine. Ce sens particulier, très aigu, atteint une espèce de sûreté infaillible, une perfection caractéristique.

Ainsi se présente Gilles. Nous l'avons vu voulant étendre à tout ce qu'il touche, à tout ce qui l'approche, à tout ce qui l'entoure, ce besoin de beauté effréné dont ces yeux ne sont jamais lassés. Il a enrichi des luxes les plus inouïs sa Collégiale, sa garnison, son mobilier, la suite immédiate de ses servants et de ses pages.

Ce besoin de beauté, il l'a affirmé dans ses sens les plus supérieurs comme il l'affirmera dans ses plus exécrables dépravations sexuelles. Entend-il une voix ravissante? Il n'aura de cesse qu'il n'ait arraché, au sein de son milieu, par des largesses royales, le chanteur qu'il veut s'attacher. La musique liturgique le plongera dans les mêmes extases sensuelles que ses viols les plus affolants.

Cet amour de la beauté enfantine s'intensifie de jour en jour. Tout d'abord il s'évertuera à s'entourer de pages aux beaux visages, d'enfants, de valets dont la beauté réjouisse sa vue. Puis il les embellira encore de tout le pouvoir que sa richesse lui confère, les couvrant d'or, de parfums et de fards.

Mais bientôt, toute cette beauté ne fait plus qu'affamer son regard. Cette possession visuelle ne lui suffira plus; elle lui

apparaîtra toujours plus vaine. Comment complétera-t-il cette possession; comment lui donnera-t-il le caractère absolu dont il rêve, lui, le perpétuel assoiffé de tout ce qu'on peut saisir, de tout ce qu'on peut garder? Et cette possession, comment la chercherait-il sinon, par la voie de sa chair concupiscente, qui, du moins le croit-il, lui apportera le besoin d'infini dont il sent en lui le désir sans bornes.

Très tôt, l'idée de posséder ces enfants lui devient familière. Il la réalisera avec facilité. Comment lui résisteraient-ils, comment se soustrairaient-ils à ses impérieux désirs, ces enfants devant lesquels il apparaît commé le maître omnipotent, comme le maître à qui ils doivent faste et richesse et à qui il n'est pas possible de ne pas obéir.

Les premiers viols s'accomplissent donc avec la plus extrême simplicité. Ce ne sont d'ailleurs pas des viols, puisque, selon toute vraisemblance, ce sérail enfantin ne s'oppose guère à ses désirs. Mais, petit à petit, voici ses désirs qui se compliquent, qui s'exaspèrent devant ces possessions trop faciles. La débauche morale opère au fond de son âme un travail de mine qui va saper définitivement cette conscience névrosée. La possession de ses pages familiers ne lui suffit plus, il veut renouveler cette provision de chair que les murs de ses forteresses tiennent captive, prête à le servir. Le voilà faisant enlever purement et simplement les enfants que sa joie sexuelle convoite. L'idée du rapt lui est familière, puisqu'il la pratiqua dès son adolescence. Mais quand il faut rendre à la famille ces enfants effrayés, tourmentés, exténués par ses désirs, le voici qui hésite; peut-être, au début, le fit-il. Puis l'idée lui vient que la disparition de ses victimes reste la solution la plus simple. Qu'on les tue et qu'on les jette aux douves. Des valets passent, s'emparent de l'enfant épouvanté, le trucident froidement; les restes sont carbonisés, dispersés, désormais introuvables.

Telles peuvent être reconstituées la genèse et l'évolution du vice sodomitique chez Gilles. Ainsi s'amplifia-t-il, pouvons-nous le dire, grâce aux documents qui sont parvenus jusqu'à nous.

Alors peu à peu, tout ce qui en lui peut penser s'obnubile, sa conscience se désintègre comme une chair qui se dissout dans un acide, et seuls ses instincts, des instincts monstrueux, subsistent. La beauté des enfants qu'il désire devient un facteur secondaire dans l'angoisse de son désir. On enlève au hasard des rencontres villageois ou mendiants, qui, incontinent, sont apportés en oblation au seigneur. Et les viols se compliquent, s'agrémentent, s'enjolivent, de mille tourments de plus en plus précis, jusqu'au jour où seuls des piments nouveaux deviendront nécessaires à sa nourriture sexuelle, pour tirer de leur torpeur ses désirs léthargiques. Gilles, dont le système nerveux s'écroule de jour en jour, ne les trouvera que dans le sang et dans les cris de ses victimes, qui, seuls, pourront faire ressusciter en son âme la féerie sexuelle qui se dérobe tous les jours.

LE SADISME.

Aussi loin que nous puissions remonter dans l'univers vivant, à chaque instant nous sommes frappé par des faits, par des épisodes sexuels sur lesquels automatiquement l'épithète « sadique » vient se greffer.

Ces faits sont fréquents chez les animaux, et il n'est peut-être pas impossible d'en trouver une ébauche ou une représentation théorique dans la fécondation végétale.

Ces faits sont d'ailleurs très connus. En voici un des plus significatifs : chacun sait que chez certaines races d'araignées la copulation et la fécondation s'accompagnent d'actes de véritable sauvagerie : la femelle, pendant l'acte sexuel, dévore la tête puis le thorax du mâle. Ce fait banal de biologie entomologique est singulier, puisque nous y trouvons la plus lointaine et la plus parfaite ébauche d'une forme de la passion humaine. Ce n'est d'ailleurs pas une ébauche à proprement parler, mais bien un acte complet et même relativement compliqué puisqu'en somme il s'accompagne de cannibalisme.

Devant de tels faits, il y a pourtant une réserve à faire : la perversion sadique implique un mécanisme sexuel très évolué. Aussi, on peut se demander si, dans le cas précédent, cette destruction du mâle après la copulation n'est pas la traduction d'une forme de la sélection naturelle : l'individu a exercé sa fonction, il doit disparaître. Mais il n'est guère aisé d'être juge en pareilles matières où des instincts purement automatiques peuvent tout expliquer.

Il est inutile d'insister sur les fureurs du rut dans l'espèce animale. Les faits pullulent littéralement, Lombroso en cite de nombreux exemples.

Chez l'enfant, au premier réveil de la sensualité, qui, comme chacun le sait, précède la puberté, de tels actes ne sont pas rares. Schäfer rapporte le cas d'un enfant qui éprouvait des sensations voluptueuses en torturant de petits animaux.

Chez l'homme adulte, enfin, l'acte sadique apparaît à chaque instant. Chez l'individu normal et sain il est très vague, à l'état d'ébauche, et échappe fréquemment au contrôle de la conscience. Comment appeler cependant cet obscur besoin qui, chez tous les individus, tend à vouloir associer au plaisir sexuel une douleur physique exercée sur le partenaire sans laquelle le plaisir même verrait sa valeur diminuée?

Bien entendu, ces curieux phénomènes sont observables à tous les degrés. Il est d'ailleurs probable que la plupart des perversions sexuelles existent en nous tous à l'état larvé. Havelock-Ellis n'hésite pas à dénoncer une trace de la tendance homosexuelle dans le subconscient de tous les individus, sans en excepter un seul.

Sans nous exagérer cette idée qui aurait vite fait de nous conduire à penser, comme le Docteur Knock, que tout individu est un homosexuel ou un sadique qui s'ignore, il nous faut cependant reconnaître la part évidente de vérité de ces affirmations qui, de premier chef, nous paraissent d'authentiques paradoxes.

Pourtant, pour ne parler que de la perversion sadique, qui

nierait que tout individu voit son plaisir infiniment accru du seul fait que la femme qu'il s'est proposé de conquérir lui oppose une certaine résistance ?

Et, comme le disait un jour malicieusement M. le Professeur Sabrazès, la nature elle-même ne nous pousse-t-elle pas au sadisme quand elle offre à l'homme amoureux une membrane hyménale à briser ?

N'est-ce pas Montaigne qui écrivait : « A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance sévère, cette profession d'ignorance des choses qu'elles savent mieux que nous qui les instruisons; qu'à nous accroître le désir de vaincre, gourmander et fouler à nostre appétit toute cette cérémonie et ces obstacles ? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encor, d'affolir et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine et de ranger à la merci de nostre ardeur une gravité froide et magistrale. » Il est donc bien acquis qu'une trace de brutalité est le piment savoureux de notre sensualité. Evidemment, quand nous l'appliquons à des manifestations aussi innocentes de la parade amoureuse, le mot sadisme nous semble un peu gros et vraiment abusif. Seulement, entre ces manifestations atténuées et les pires débordements des perversions sexuelles vraies telles que le vampirisme ou la nécrophilie, nous trouvons une chaîne d'intermédiaires complètement ininterrompue, ce qui nous mène bien à conclure que ces faits découlent les uns des autres et que le fait supérieur n'est que l'exagération d'un degré du fait inférieur.

Dans la littérature, cette association à des degrés divers du plaisir et de la souffrance, de l'amour et de la douleur, de la volupté et de la mort, foisonne à tous les âges et dans tous les pays du monde. C'est le thème unique de l'œuvre étrange et venimeuse du comte de Lautréamont dans son livre intitulé *Les chants de Maldoror*.

Flaubert la met également en scène dans les prestigieuses *Tentations de Saint-Antoine*, où, après le cortège hallucinant des divinités barbares, l'ermite épouvanté voit surgir côte à

côte l'esprit de fornication et l'esprit de destruction qui lui chantent leurs litanies :

Je hâte la dissolution de la matière.
Je facilite l'éparpillement des germes.
Tu détruis pour mes renouvellements.
Tu engendres pour mes destructions.
Active ma puissance.
Féconde ma pourriture.

La persistance de l'association de deux sentiments qui, *a priori*, semblent définitivement antagonistes, nous frappe par son universalité.

Octave Mirbeau, dans la préface d'un de ses livres célèbres, fait cette remarque que nous tenons à citer « Les grands assassins ont toujours été des amoureux terribles. Leur puissance génésique correspond à leur puissance criminelle. Ils aiment comme ils tuent : le meurtre naît de l'amour et l'amour atteint son maximum d'intensité par le meurtre. C'est la même exaltation physiologique, ce sont les mêmes gestes d'étouffement, les mêmes morsures, les mêmes mots, dans des spasmes identiques. »

Il serait inutile de prolonger à l'infini des exemples de ce genre. De Montaigne à Rémy de Gourmont, il n'est pas un auteur qui n'ait été frappé par ces phénomènes curieux et curieusement naturels.

Cependant, pour terminer, voici ce que dit Krafft-Ebing à ce sujet. Après avoir rappelé la légende indienne de Siva et de Durga (Mort et volupté), il nous parle : « ... des sacrifices d'hommes avec mystères voluptueux, les désirs sexuels de l'âge de puberté associés à un penchant voluptueux pour le suicide, à la flagellation, au pincement, aux blessures faites aux parties génitales dans le vague et obscur désir de satisfaire l'instinct sexuel. »

Plus loin, nous lisons ces lignes d'une étonnante pénétration. « Il faut, en outre, rappeler que l'amour et la colère sont non seulement les deux plus fortes passions, mais encore

les deux uniques formes possibles de la passion forte (Sthénique). Toutes les deux cherchent leur objet, veulent s'en emparer, et se manifestent par une action physique sur l'objet. Toutes les deux mettent la sphère psycho-motrice dans la plus grande agitation et arrivent, par cette agitation même, à leur manifestation normale. »

« Partant de ce point, on comprend que la volupté pousse à des actes qui, dans d'autres cas, ressemblent à ceux inspirés par la colère. L'une comme l'autre est un état d'exaltation, constitue une puissante excitation de la zone psycho-motrice. Il en résulte un désir de réagir par tous les moyens possibles et avec la plus grande intensité contre l'objet qui provoque l'excitation. »

« De même que l'exaltation maniaque passe facilement à l'accès de destruction furieuse, de même l'exaltation de la passion sexuelle produit quelquefois le violent désir de défendre l'excitation générale par des actes insensés qui ont une apparence d'hostilité. Ces actes représentent pour ainsi dire des mouvements psychiques et accessoires. Il ne s'agit pas d'une simple excitation inconsciente (qui se manifeste aussi quelquefois sous forme de convulsions aveugles), mais d'une vraie hyperbolie à produire un puissant effet sur l'individu qui a causé cette excitation.

Le moyen le plus efficace pour cela c'est de causer à cet individu une sensation de douleur. En partant de ce cas, où au maximum de la passion voluptueuse l'individu cherche à causer une douleur à l'objet aimé, on arrive à des cas où il y a réellement mauvais traitements, blessures et même assassinat de la victime. »

La littérature n'a pas l'apanage d'exemples de cet ordre, et les faits qu'on peut y puiser n'ont d'ailleurs pas une très grosse valeur puisqu'on peut les taxer d'avoir à leur origine l'imagination trop féconde d'un auteur.

Dans l'histoire des peuples, nous trouvons des récits où la brutalité amoureuse, base de la perversion sadique, est non seulement admise comme une chose habituelle, mais instituée en coutume sociale.

Dans *la Cité antique*, Fustel de Coulanges nous offre un exemple singulier de la courtoisie dans le mariage romain : « La jeune fille n'entre pas elle-même dans la nouvelle demeure. Il faut que son mari l'enlève, simule le rapt, qu'elle jette quelques cris et que les femmes qui l'accompagnent feignent de la défendre. »

Ailleurs, dans je ne sais quelle peuplade américaine, un auteur affirme que les sollicitations préliminaires sont remplacées par des coups discrets de massue.

Il ressort de tout ceci que, devant cette extension quasi universelle des actes à caractère sadique, on peut se demander si nous n'appelons pas perversion une des manifestations naturelles et instinctives de la sexualité normale.

L'acte sadique serait ainsi non pas une perversion, mais un instinct bien défini, non pas autonome, mais lié à l'instinct de reproduction. Mais ce menu sadisme presque physiologique, dès qu'il s'amplifie visiblement, dès qu'il se manifeste, ainsi que le dit Krafft-Ebing, par des mauvais traitements, des blessures ou le meurtre, devient, de ce fait, instinct pathologique.

Par conséquent, d'abord un individu peut être un sadique sans pour cela s'écarter notablement du mécanisme physiologique de l'amour. Ou bien la tendance sadique exagérée en fera un malade, et parfois même un criminel.

Or, Gilles de Raiz est avant tout un criminel, et un criminel sadique. C'est pourquoi il serait difficile d'étudier ses crimes sans avoir préalablement analysé autant que possible ses perversions génitales.

Les crimes.

Les crimes du Maréchal sont en somme terriblement compliqués. Outre qu'ils nous apparaissent exécutés avec une perfection infinie, ils ont ceci de particulier qu'ils ne sont dictés par aucune nécessité. Contrairement à ce que certains au-

teurs ont pu penser, ce n'est qu'à la fin de sa vie que les restes sanglants de ses victimes servaient à appâter le démon qui se cache. Les crimes remontent, en effet, bien longtemps avant qu'il n'ait entrepris ses évocations diaboliques et ce n'est qu'après l'arrivée de Prélati à Tiffauge qu'il a la pensée, d'ailleurs soufflée par son magicien, d'offrir en oblation des membres et des yeux frais d'enfant aux larves récalcitrantes.

Le nombre de ses assassinats importe peu. Les chiffres, d'ailleurs, varient avec les auteurs. Lui-même est incapable d'en donner le nombre exact, mais ce nombre est affolant. Au moins deux cents. Certains de ses historiens lui en attribuent jusqu'à huit cents.

Mais qu'importe, puisque ses crimes sont tous les mêmes, stéréotypés, exécutés avec la même mise en scène, se déroulant en d'identiques épisodes.

Nous ne nous attarderons pas à la description de ces atrocités, qui paraissent un défi aux folies de Caligula ou de Domitien. D'ailleurs, la confession du Maréchal, reproduite *in extenso* dans un précédent paragraphe, en donne une idée suffisante. Aucun de ses crimes n'est un crime banal. Comme ceux de cet assassin, qui récemment terrorisa une grande ville allemande, ces meurtres visent toujours une catégorie très précise d'individus. Kuerten n'assassinait que des jeunes femmes; ce sont des petits enfants, de jeunes garçons, que, pendant sept ans, Gilles va massacrer. Son crime n'est pas une agression aveugle contre quelque chose de vivant, un réflexe automatique impulsif, visant un être quelconque qui n'aurait pas été choisi. Ses crimes sont réfléchis, préparés, machinés savamment, réglés comme une ballet de théâtre.

Nous avons vu précédemment que tous ses crimes sans exception sont des crimes de sadique sodomiste. Nous avons vu à quel point le sens de la beauté masculine et de la beauté enfantine était aigu chez lui. Cette beauté, son âme perversie l'admire davantage quand la mort l'a marquée de son empreinte froide. Après un massacre, il fait aligner sur une table les têtes tranchées de ses jeunes victimes, organisant

des concours de beauté mortuaire, baisant passionnément la bouche glacée de la tête morte qu'on lui désigne comme la plus belle.

Il a des raffinements qui font penser à ceux des empereurs féroces de la décadence romaine. Témoin ce trait que nous relate Suétone dans les *Douze Césars*. L'auteur parle de Domitien : « Sa cruauté était non seulement extrême, mais raffinée et imprévue. La veille qu'il fit mettre en croix son trésorier, il l'appela dans sa chambre, le fit asséoir sur un lit à ses côtés, le renvoya plein de joie et de sécurité et lui donna même quelques plats de sa table. »

Or voici, relaté par Gabory, un trait exactement identique et peut-être plus féroce : « Par ordre de Gilles, l'enfant baillonné, une corde autour du cou, est suspendu à quelques pieds au-dessus du sol. Déjà il souffre l'angoisse de l'agonie; déjà sa voix étouffe; les yeux épouvantés semblent chercher un secours. Le cœur atténue ses battements, la vie va s'arrêter. Alors, Gilles, qui s'est délecté de la terreur du pauvre petit, commande de couper la corde. L'enfant embrasse son sauveur. Celui-ci le prend sur ses genoux, le cajole, l'entoure de soins affectueux. L'enfant renaît à la joie, il est pleinement rassuré, déjà ses larmes ont séché. Gilles trouve une nouvelle volupté dans cette joie qui se manifeste si tendrement. Courte joie ! L'ordre est donné de baillonner de nouveau la victime, de la suspendre encore. Cette fois la menace s'exécute jusqu'au bout, l'enfant rend le dernier soupir. »

Souvent c'est à coups de poignard lents et savants que l'enfant est disséqué, découpé vivant. Et pendant que le sang ruisselle, pendant que les entrailles jaillissent comme des bêtes vivantes des blessures qu'il vient de faire, Gilles entre dans une exaltation sexuelle terrible, saisit ce corps agonisant et viole comme il peut ces chairs pantelantes.

Arrêtons-nous. A quoi bon poursuivre le récit de pareilles horreurs ? Toutes se ressemblent.

CHAPITRE V

GILLES DE RAIZ DEVANT LA MEDECINE

Telle fut la vie, telle fut l'âme de ce criminel. La première pensée qui puisse venir à l'esprit d'un médecin devant un cas pareil est de se demander si cet homme est un malade. A première vue, la question ne laisse aucun doute, et, cependant, il n'est pas tellement aisé de répondre, puisque là se pose le problème du crime en général au regard des médecins. Problème terriblement embarrassant, peut-être même insoluble dans la majorité des cas. Certains auteurs ont voulu en chaque criminel voir un malade, du moins un malade occasionnel et dont la maladie cesserait dès l'exécution du crime. Nous n'avons pas à envisager ici ce problème si grave au point de vue social et qui proclamerait l'irresponsabilité totale de tout criminel. Mais ici, devant l'énormité même de ces forfaits, on est en droit de se demander si nous avons affaire à un cas relevant de la médecine mentale.

Nous avons examiné successivement l'âme de Gilles en ce qu'elle a de normal, ou tout au moins en ce qu'elle a de plus normal. Déjà, dans le plus banal de ses sentiments, nous avons décelé une propension irrésistible vers l'anomalie.

Nous avons tâché d'analyser ensuite l'âme morbide du Maréchal et nous y avons trouvé groupées les plus formidables manifestations psychologiques. *A priori*, donc, cet homme relève de la psychiatrie.

Seulement, lorsque nous voulons le classer, quand il s'agit de mettre une étiquette sur cette outre à poisons, nous voici très embarrassé, car nous nous apercevons que les faits positifs connus s'ingénient à détruire les quelques diagnostics solides que nous pourrions étayer. Car Gilles de Raiz semble

véritablement appartenir à une catégorie de malades assez connue, dont les exemples ne sont pas rares, mais groupés, semble-t-il, de façon assez disparate sous des rubriques qui répondent quelquefois mal à leur véritable caractéristique. Gilles est-il un aliéné mental proprement dit ? Il semble que non. Sa vie pathologique en effet semble se dérouler parallèlement à une vie physiologique normale et qui, à vrai dire, échappe à notre attention, trop absorbée qu'elle est par l'énormité des faits pathologiques.

Donc, avant de tenter de classer Gilles sous une rubrique aussi bien définie que possible, examinons les diagnostics accessoires que nous pourrions porter et qui nous éclaireront peut-être en vue d'un diagnostic définitif.

Il serait intéressant d'examiner le problème sous l'angle médico-légal et de se demander si, après une rigoureuse expertise, de nos jours, au xx^e siècle, Gilles de Raiz bénéficiant de l'absolution, au nom de la médecine, serait dirigé vers un asile, ou s'il serait exécuté. Eh bien ! il est probable que c'est cette dernière mesure qui serait choisie. Il est, en effet, caractéristique de voir qu'actuellement les grands criminels, ceux-là mêmes qui, au point de vue mental, pourraient présenter les doutes les plus sérieux, sont généralement exécutés, probablement parce que la société, indignée de l'énormité de leurs fautes, songe surtout à se débarrasser des monstres. Ainsi fut exécuté Kuerten, ainsi fut exécuté Landru, ainsi le sera sans aucun doute Matuchka, le dernier en date.

Mais revenons à Gilles de Raiz et tâchons de voir jusqu'à quel point joue chez lui l'atténuation de la responsabilité.

Tout d'abord, rappelons brièvement les symptômes accessoires que nous avons décelés dans l'étude de sa vie et de son âme, symptômes qui, à eux seuls, ne constituent pas le diagnostic, mais dont l'ensemble pourra nous guider.

En premier lieu, dans l'étude de sa psychologie, nous avons relevé cette *témérité* folle qui est si frappante et qui peut nous amener à conclure à une diminution très nette du sens critique. Cette témérité, alliée à un manque absolu de con-

trôle moral, le pousse aux pires entreprises. Puis nous avons étudié son *orgueil*, abondamment illustré par des exemples caractéristiques et qui dénotent dans son caractère un demi-délire mégalomaniacque permanent.

Telles sont les deux tendances à retenir dans sa psychologie.

Il est un point que nous n'avons pas même effleuré au cours de cette étude, parce que, aucun document ne l'ayant positivement affirmé, il reste quelque peu hypothétique, quoique probable. Nous voulons parler de l'*éthylisme*. Tous les auteurs considèrent ce fait comme acquis. Donc, citons-le à tout hasard.

À côté de ces faits, nous pouvons poser des jalons plus précis, ses perversions sexuelles :

1° la pédérastie;

2° le sadisme.

Nous nous sommes suffisamment étendu sur ces faits auxquels il n'y a plus rien à ajouter.

Maintenant, il nous reste à examiner à quel grand diagnostic nous pourrions nous arrêter pour juger médicalement la vie du Maréchal.

1° *Dégénérescence mentale grossière*. — Bien entendu il ne peut en être question ici. Nous avons assez parlé de l'intelligence exceptionnelle de Gilles de Raiz pour éliminer d'emblée cette catégorie de malades.

2° *La paralysie générale*. — On pourrait y penser et voir dans ses débordements la manifestation d'une P. G. à la période médico-légale. Mais, outre que Gilles n'est vraisemblablement pas infecté par la spécificité, sa vie est trop courte pour qu'on puisse penser à des manifestations nerveuses si précoces de la syphilis. De plus, la paralysie générale juvénile aboutit très rapidement à une démence caractérisée qui n'existe évidemment pas ici.

3° *L'épilepsie*. — Ce diagnostic, beaucoup plus sérieux, mérite une certaine attention, et il est légitime de penser, devant ces crimes, à des équivalents épileptiques qui of-

frent à peu près cette allure clinique. Gilles n'avait pas de crises comitiales. Ceci peut être affirmé formellement car, ainsi que le fait remarquer fort justement Bernelle, les chutes et accès épileptiques n'eussent jamais pu être dissimulés et, à cette époque où le diable expliquait tout, le Maréchal eût été très précocement condamné au bûcher, sous prétexte de possession démoniaque.

Restent donc les équivalents épileptiques.

« Chez beaucoup d'épileptiques, dit Krafft-Ebing, l'instinct génital est très vif. Dans la plupart des cas, il est satisfait par la masturbation, parfois par des actes obscurs avec des enfants, par la pédérastie. De beaucoup plus importants sont les cas que l'on cite de plus en plus fréquemment dans les ouvrages spéciaux, les cas dans lesquels les épileptiques ne présentent pendant certains intervalles aucun symptôme de sexualité excessive, mais seulement au moment des accès épileptiques, quand ils sont dans un état d'exception psychique équivalent ou postépileptique.

» ...De plus, dans les états d'exception psychique, l'épileptique a les sens troublés et se trouve sans résistance devant les impulsions sexuelles. »

Ces faits cadrent assez exactement avec ce que nous savons sur Gilles de Raiz. Cependant, il est probable que nous n'avons pas ici affaire à des manifestations épileptiques. En effet, l'agression sexuelle de l'épileptique est désordonnée, aveugle et inconsciente ou subconsciente, comme sa crise elle-même. La victime de son attentat sera donc la première personne qu'il rencontrera. C'est le cas que nous rapporte Krafft-Ebing de ce jeune épileptique qui, toutes les fois qu'il a des crises réitérées, tente de stuprer sa mère.

Or, par le simple fait que les crimes sexuels de Gilles sont longuement préparés à l'avance, ce diagnostic perd sa validité, bien que Arnt prétende que partout où on trouve une vie sexuelle anormale, il faut supposer l'existence d'un élément épileptique. Cette opinion nous semble manifestement exagérée.

Voici donc éliminés trois grands diagnostics de la neuro-psychiatrie : P. G., dégénérescence mentale grossière, épilepsie. Il nous reste à examiner les diagnostics possibles purement psychiatriques.

Nous avons dit précédemment que, chez Gilles, on peut observer, parallèlement à la vie normale, une vie pathologique simultanée; mais cette coexistence n'implique nullement un état second que Gilles aurait mis à profit pour l'exécution de ses forfaits. Lorsque nous trouvons chez un individu, chose d'ailleurs extrêmement rare, la coexistence simultanée de deux personnalités, l'état second reste inconscient de l'état premier. Et ce ne semble pas être le cas du Maréchal.

Désharmonie. — Nous savons que, sous ce vocable, Régis décrit ces individus dont le déséquilibre psychique se manifeste de façon si curieuse qu'on les a quelquefois appelés des dégénérés supérieurs. Ces êtres, à côté d'une grande intelligence, font montre d'une instabilité mentale manifeste. La grande majorité des auteurs ont voulu voir en Gilles un dégénéré, c'est-à-dire, selon Régis, un dégénéré supérieur. Or, il est certain qu'il n'entre nullement dans cette catégorie : « Aux dégénérés supérieurs, dit Régis, appartiennent de préférence les impulsions psychiques. Aux dégénérés moyens, les impulsions plus graves, impulsions toxicomaniaques, sexuelles, au vol, au suicide, à l'homicide, etc. Aux dégénérés inférieurs, enfin, les impulsions instinctives à l'incendie, à l'homicide, au viol, à l'assassinat sexuel, etc.

» Deux tendances morbides doivent être signalées particulièrement chez les dégénérés moyens et inférieurs : l'homicide familial et les horribles perversions sexuelles qui ont nom bestialité, violation de cadavre, vampirisme. »

Par conséquent, Régis est formel, les crimes sexuels de Gilles se rattachent aux dégénérés moyens et aux dégénérés inférieurs.

Or, Gilles, par sa grande intelligence, par son sens esthétique, par sa culture et son érudition, s'écarte d'autant des

dégénérés moyens et inférieurs qu'il s'en rapproche par la nature de ses meurtres.

Gilles de Raiz n'est pas un désharmonique par le fait de la gravité même de ses impulsions — n'oublions pas que, parmi les désharmoniques, sont classés les simples originaux et les simples excentriques — il n'est pas un dégénéré moyen ni inférieur par le fait de son intelligence exceptionnelle.

Où donc pouvons-nous dès lors nous arrêter? Certains auteurs ont voulu voir en Gilles de Raiz un fou lucide, un « assassin par volupté », avec tendance à la pédérastie et à la nécrophilie. On pourrait répondre d'abord que ces mots sont sans signification médicale, que le fait de dire que le Maréchal est un assassin par volupté n'est qu'une pure et simple totologie, et qu'en somme non seulement il a des tendances, mais il est effectivement un pédéraste et un nécrophile. De plus, outre que ces mots n'ont qu'une apparence de valeur diagnostique, il est un autre diagnostic qui s'impose avec beaucoup plus de force à notre attention que tous ceux que nous avons précédemment examinés : c'est l'obsession impulsive.

L'obsession impulsive est caractérisée par une idée obsédante avec désir irrésistible de réalisation s'accompagnant de troubles de la conscience, de la personnalité et de la volonté.

En ce qui concerne le Maréchal de Raiz, si nous tenons compte des vices de moindre importance profondément enracinés en lui : la sodomie et le sadisme, si nous supposons en lui une obsession à tendance agressive, élective sur des enfants, alors s'expliquent clairement la genèse et le mécanisme profond de ses crimes sexuels. Sa conscience morale? elle est amoindrie, aveuglée, obnubilée. Cette obnubilation, nous l'avons vue se manifester dans tous les actes de sa vie.

Sa personnalité? elle est double, sans que ces deux vies restent réciproquement inconscientes.

Sa volonté? il n'en a pas ou il n'a que celle du mal.

C'est pourquoi son idée obsédante n'aura pas besoin, pour

s'imposer de vive force à lui, de cette effraction de la volonté dont parle Ségalas. Elle est accueillie d'emblée avec enthousiasme. Il ne luttera pas contre son obsession, il la recevra, il l'entretiendra volontairement comme une chose précieuse, pour la réaliser par le crime.

Tel est le diagnostic le moins incertain que nous puissions porter sur Gilles. Outre que son recul dans le temps rend cette tâche bien difficile, outre que sa personnalité nous apparaît défigurée par cinq cents ans de légende, ce caractère est tellement complexe, tellement riche de toutes les tares humaines et tellement déroutant par ses contradictions, qu'on ne peut guère prétendre l'adapter aux classifications des hommes, puisque peut-être il n'est pas un homme.

CONCLUSIONS

I. — La mentalité psychologique de Gilles de Raiz est déjà à la limite de l'anomalie.

II. — Sa mentalité pathologique est dominée par deux tares fondamentales :

des perversions sexuelles profondes;
des impulsions criminelles.

III. — Gilles de Raiz est un malade et son cas relève de la psycho-pathologie.

IV. — Le diagnostic le plus probable que nous puissions porter à son sujet est celui de l'obsession impulsive.

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 14 décembre 1931.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

OUVRAGES CONSULTÉS

- BERNELLE. — La psychose de Gilles de Raiz. Thèse Paris, 1910.
- BOSSARD (Abbé). — Gilles de Raiz, maréchal de France, 1404-1440.
Thèse lettres, Aix, 1886.
- CABANÉS. — Les curiosités de l'histoire. Paris, 1913.
- COUBARD. — Gilles de Raiz devant la médecine et la mystique.
Æsculape, mars, avril, mai 1931.
- FRUSTEL DE COULANGES. — La Cité antique.
- FRANCE (Anatole). — La vie de Jeanne d'Arc.
— Les sept femmes de Barbe-Bleue.
- FLEURY (Maurice DE). — L'angoisse humaine.
- FREUD. — Trois essais sur la sexualité.
— Introduction à la psychanalyse.
- GABORY. — La vie et la mort de Gilles de Raiz. Perrin et C^{ie}, 1926.
- GRILLOT DE GIVRY. — Le musée des sorciers, mages et alchimistes.
Paris, Librairies de France, 1929.
- HAVELOCK-ELLIS. — Psychologie sexuelle.
- HERNANDEZ. — Le procès inquisitorial de Gilles de Raiz. Bibliothèque des Curieux, Paris, 1921.
- HUYSMANS. — Là-bàs.
- KRAFFT-EBING. — Psychopathia sexualis.
- LAUTRÉAMONT (Comte DE). — Les chants de Maldoror. Paris, 1870.
- LOMBROSO. — L'homme criminel. Paris, 1887.
- MICHELET. — Histoire de France.
- MIRBEAU. — Le jardin des supplices.
- RÉGIS. — Précis de psychiatrie.
- RÉGIS ET PITRES. — Obsessions et impulsions.
- RÉGIS ET HESNARD. — La psychanalyse des névroses et des psychoses.
- SUÉTONE. — Les douze Césars.
- VALÉRY. — Variété II.

